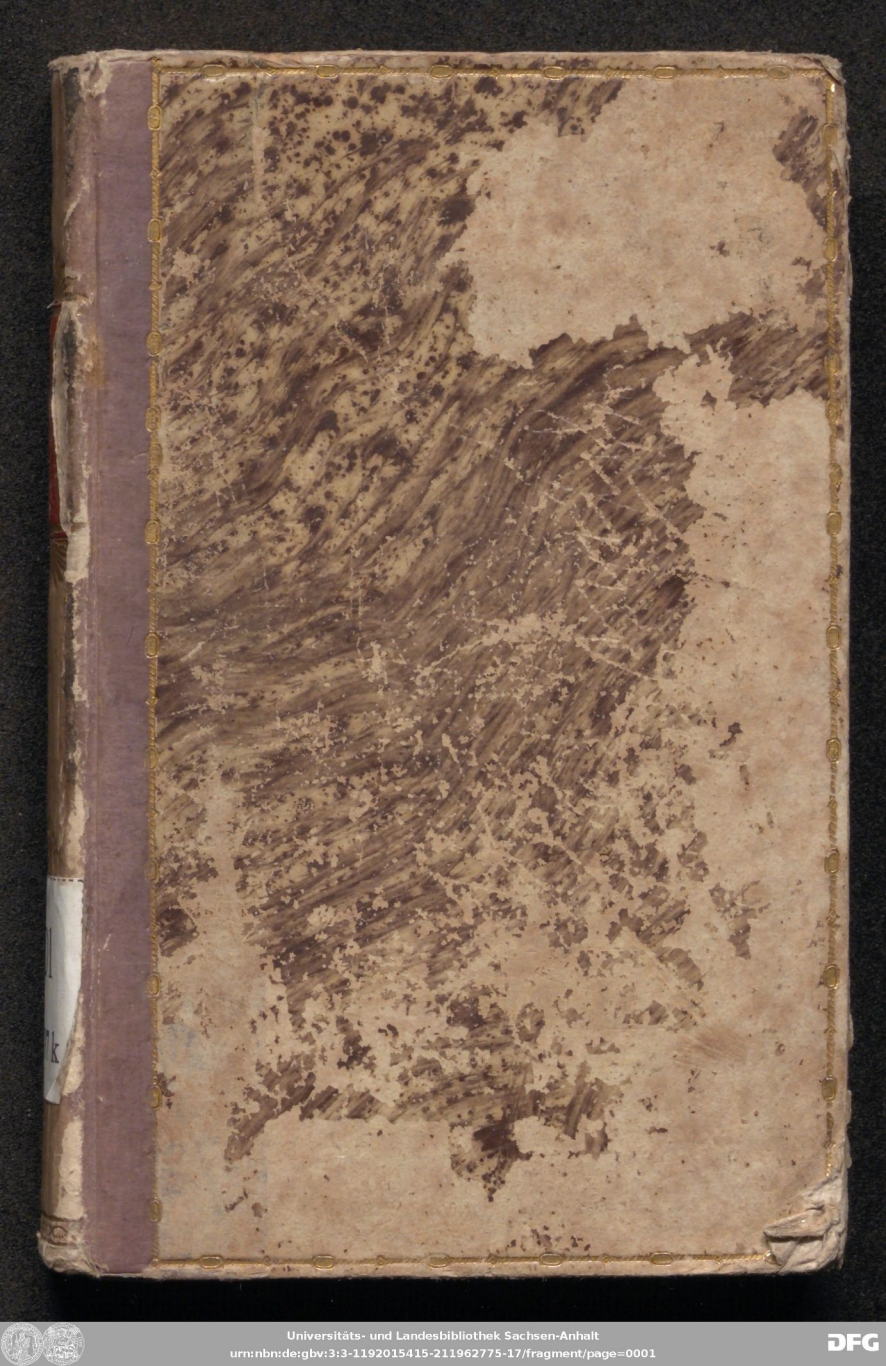

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-1192015415-211962775-17/fragment/page=0002

Contes moraux,

pour former

le coeur et l'esprit de la jeunesse,

suivis

d'une pastorale en un acte,

à

l'usage des écoles.

Ouvrage imité de l'allemand.

Second Cahier.

À Berlin,
chez Frédéric Maurer, libraire, rue de la poste No. 29.
1 8 0 2.

Contes moraux.

1.

L'abeille et le taon.

Un taon contemploit un jour une abeille à son travail. Hem! — dit-il enfin, en bourdonnant. — Quelle occupation lente et contrainte! A quoi bon cette grande exactitude, ces soins et cette propreté? Pendant le tems que tu employes à cette précision inutile, tu pourrois te divertir dix fois davantage.

Ne me trouble point — répondit l'abeille, — *L'inexactitude porte partout la confusion, en voulant trop hâter le travail, et à la fin de l'ouvrage, ce n'est que du tems perdu. Celui qui s'accoutume de bonne heure à l'ordre a fait la moitié de son travail.*

2.

Le singe et le chien.

Un chien couchant s'amusoit à voir les cabrioles et les farces d'un singe, lorsque celui-ci dit à son spectateur attentif. „Eh bien, mon ami, serois-tu bien en état d'imiter un de mes tours d'adresse? Allons, fais-en l'essai, car c'est sans doute pour cela que tu ne cesses de me regarder."

Tu te trompes bien, — reprit le chien, — en contemplant les foux, j'en apprends mieux à chérir la sagesse; je ne me permettrai donc jamais ce qui me déplait en toi.

3.

Les deux chiens.

Un jeune gentil-homme avoit deux chiens: un barbet et son fils. Le jeune chien, nommé Pantalon, amusoit beaucoup son maître par ses tours d'adresse. Il savoit danser, se mettre en sentinelle, tirer la brouette, aller dans l'eau, et le tout parfaitement. L'adroit Fréderic, fils du chasseur, avoit été le précepteur de notre chien, et celui-ci apprenoit

avec la plus grande facilité. Beaucoup d'enfans n'apprennent pas si vîte à lire que Pantalon ce qu'on lui enseignoit. Un jour le jeune gentil-homme résolut de dresser le vieux chien, s'imaginant qu'à cause de son âge, il apprendroit encore mieux que le jeune. Pitt étoit une bonne bête, mais jamais il n'avoit eu l'occasion de faire de si grandes études; tout son savoir consistoit à garder fidèlement la maison. Le jeune homme commence par le faire tenir debout contre le mur, mais Pitt retombe toujours sur ses pattes de devant. On fait venir le professeur Frédéric; celui-ci épuise aussi tout son art, mais en vain, il ne peut venir à bout de dompter le vieux écolier. Il prend un bâton et frappe le chien, mais aussi les coups furent inutiles, Pitt se mit enfin à grogner et dit: A quoi bon toutes vos peines, vous ne réussirez pourtant jamais à me faire docteur. Allez, et que mon exemple vous rende sage, mes enfans; profitez des instructions dans votre jeunesse, un jour avancés en âge, vous n'apprendrez plus rien.

4.

Suites de la paresse.

Claude témoignoit depuis sa tendre jeunesse de l'aversion pour chaque occupation sérieuse. Il trouvoit toutes sortes d'excuses pour se dispenser des ouvrages que ses maîtres lui donnoient à faire. Qu'en résulta-t-il? Ses camarades le dévancèrent tous en connoissances et en habileté, et il perdit de plus en plus l'amour et l'estime de ses maîtres.

Ne sachant que faire d'ennui, il s'amusoit à faire enrager ses camarades et à gâter leurs livres. Il en étoit toujours puni, et quand les autres se divertissoient, il étoit dans un coin à pleurer.

Son dégout pour le travail augmenta avec l'âge. Car ne s'y étant point accoutumé, et n'ayant pas même appris la manière de s'y prendre, tout ce qu'il entreprenoit lui causoit des peines infinies. Cependant ne pouvant rester entièrement oisif, il cherchoit à se désennuyer d'une manière qui avoit souvent de fâcheuses suites pour lui. Il fréquenta des sociétés où l'on buvoit beaucoup, et des maisons où l'on jouoit gros jeu, et il y passoit des

nuits entières. C'est ainsi qu'il épuisa le bien qu'il avoit hérité de ses parens et qu'il ruina sa santé. Il termina ses jours dans sa trentième année attaqué d'une consomption, et dans la plus grande misère. — Combien n'auroit-il pas pu être heureux, et utile à la société, s'il s'étoit accoutumé de bonne heure au travail!

5.

L'enfant et l'abeille.

Une abeille étoit entrée dans le calice d'une fleur, un jeune enfant cueillit cette fleur pour en faire un bouquet et en chassa brusquement le petit animal. „D'où prends-tu cet air impérieux, — dit l'abeille irritée; tu n'as apparemment pas encore été piqué? N'as-tu pas vu que je suçois tranquillement le miel de cette fleur? Crois-tu peut-être que je sois trop petite pour te punir? Tu te trompes, bien que je sois petite, tu t'en répentiras. Aussitôt dit, aussitôt fait. Mais hélas, son aiguillon demeura dans la blessure et lui causa la mort. Elle apprit trop tard, que *celui qui aime à se venger des autres, se rend soi-même misérable.*"

6.

Le chamois et la chèvre.

Le chamois, habitant de la Suisse, grimpoit les hautes montagnes des Alpes. — Attends donc, s'écria une chèvre, je pourrai bien encore parvenir à la même hauteur! Le chamois s'arrête et la chèvre l'atteint sans beaucoup de peine. — Vois-tu bien, n'y suis-je pas? Ne sais-je pas grimper? — Oui bien, répondit le chamois, mais prends bien garde, car tu risques de te casser le cou. Considère cette hauteur qui perce les nues, c'est là où je vais monter. Le chamois ayant parlé courre avec rapidité et monte si haut qu'à peine étoit-il visible à la chèvre. Après avoir atteint le sommet il s'écrie: Eh bien, monte donc! La chèvre l'entend et pense: gagne qui hazarde; si je ne puis m'élever à la même hauteur, du moins je parviendrai à la moitié. Mais à peine eut-elle entrepris le voyage périlleux qu'elle se précipita du haut en bas et se cassa le cou!

7.

L'appeau.

Un oiseleur avoit tendu ses filets et y avoit mis un appeau qui chantoit très-joliment.

Les oiseaux du voisinage entendirent ce chant, lls s'en approchèrent et dirent: Quelle abondance de vivres! profitons de l'occasion, notre confrère qui s'y trouve si bien, nous y invite. —

A peine eurent-ils commencé à manger que le filet se ferma; ils perdirent la liberté et la vie.

Il n'y eut qu'un seul oiseau qui s'étoit tenu dans l'éloignement; l'appeau lui adressa la parole en lui demandant: Dis moi donc, qui est-ce qui t'a rendu si sage pour ne point t'approcher? —

„Mon père, — répondit-il, — car il me disoit souvent; *mon fils, quand on te montre un grand avantage sans peine, sois sur tes gardes, il y a ordinairement de la trahison là-dessous.*

8.

Le loup enveloppé dans la peau de brebis et le pasteur.

Un loup s'étoit enveloppé aussi bien que possible dans une peau de brebis. Sous ce déguisement il se méla parmi un grand troupeau et dévoroit tous les soirs une brebis.

Le pasteur ne tarda pas à s'appercevoir de sa perte, il fit une recherche exacte parmi le troupeau, découvrit le trompeur et l'assomma.

Ce pasteur avoit un fils qui aidoit déjà à paitre, mais qui lors de cette aventure étoit absent. Il ne s'étonna pas peu à son retour de voir le cadavre de l'ennemi, et d'apprendre la perte qu'il avoit causée. — Qui auroit cherché le loup sous cet habillement? — s'écria-t-il. —

Que cela te serve de leçon, mon fils, — lui répondit le père. — Ne juges jamais des hommes ou des animaux par leur habillement, mais par leurs actions.

9.

Le jeune boeuf menteur.

Un jeune boeuf avoit contracté la mauvaise coutume de mentir. — Quand il étoit avec les autres boeufs au paturage, il trouvoit un sot plaisir à les épouvanter et à se moquer d'eux.

Il se cachoit quelquefois derriere un buisson et se mettoit à hurler comme un loup. Les vieux boeufs accouroient alors pour se défendre contre l'ennemi, et pour l'empêcher de faire du mal à leurs petits. Mais ils ne trouvoient personne d'autre que le jeune boeuf menteur qui faisoit semblant de dormir. Ils se doutèrent bientôt de la tromperie du menteur, et depuis ce tems ils ne lui ajoutèrent plus foi, quand même il disoit la vérité.

Un soir, le jeune menteur, s'étant aussi un peu éloigné du troupeau, vit tout d'un coup un véritable loup sortir du buisson et se jetter sur lui. Il lui étoit impossible de fuir ni de se défendre, il se mit à crier pitoyablement.

Mais les vieux boeufs attrappés si souvent, ne firent pas attention à ses cris, parce qu'ils

croyoient que ce n'étoit que pour se moquer encore d'eux.

Le loup affamé l'égorgea et le dévora.

„Helas! — soupira-t-il, en lui-même, en expirant: Combien de tort ne se fait on pas quand on cherche à tromper les autres par des mensonges."

10.

Le cerf se mirant dans l'eau.

Un cerf se mirant dans une fontaine claire, admiroit la beauté de son bois, et la structure de son corps; cependant il trouvoit beaucoup à redire à ses jambes de fuseau. En faisant ces réflexions il entend dans la forêt prochaine les sons d'un cor de chasse, apperçoit des chasseurs et des chiens, s'effraie et prend la fuite! Ce ne fut alors ni son superbe bois ni la belle sructure de son corps qui le sauverent; au contraire, il fut souvent ralenti dans sa fuite par les branches qui l'arrêtoient par ce cors qui n'a guères le rendoit si fier. Il eut pourtant le bonheur de se sauver. C'est alors qu'il loua ses jambes, et tout en fuyant il apprit *à préférer l'utile à l'agréable.*

11.

L'oie et les cignes.

Une oie ignorante et vaine, la plus grande causeuse de son espèce babillarde, disputoit un jour le rang à tous les autres oiseaux, portant son cou et sa tête avec fierté.

„Les hommes me font rire, — dit-elle; — ils disent que la marche des oies est chancellante. Voyez-donc! — N'est-ce pas la plus grande calomnie? — L'homme le plus fier ne sauroit comparer son allure à la mienne! Et ce paon là, ciel, quelle créature orgueilleuse, comme il s'enorgueillit de sa superbe queue! Je parie, que si nous étions tous deux dépouillés de plumes, je serois bien plus belle que lui. La nature a couvert du plus beau plumage sa créature la plus imbécille pour cacher ses défauts. Si les oies n'étoient parées que de la moitié de tant d'ornemens, les hommes admireroient-ils le paon? Non, assurément."

Se pavanant de la sorte, elle passa la prairie, accompagnée de la troupe babillarde. Le soleil étoit à son midi et répandoit ses rayons bienfaisans sur la terre; les cignes jouoient

sur la surface des étangs; leur plumage blanc comme la neige et leur noble fierté exita le fiel de l'oie insensée.

„Voyez donc encore quel orgueil! — Les pauvres créatures! comme elles cherchent à m'imiter! Faut-il donc que chaque oiseau se promène sur les eaux pour nous disputer l'avantage que nous avons de nager? Je m'en vais les humilier tout de suite, et ils auront honte de leur suffisance."

Elle n'eut pas plutôt fini de parler qu'elle déploya ses ailes et voltigea sur l'eau auprès des cignes. Elle enfla son plumage et voulut imiter le superbe cou vouté du cigne. Mais elle fut exposée au mépris et à la risée de toute la troupe, et des huées sans nombre rétentirent sur la surface des eaux.

Un cigne qui se distinguoit des autres, s'avança vers l'oie et lui parla en ces termes:

„Pauvre animal ridicule et présomptueux! Nous nous moquons tous de ta vanité. Ta mine suffisante ne démontre que ta mal-adresse, et prouve clairement ton ignorance. Sans ton orgueil, tu aurois évité nos huées, on t'auroit pris pour une oie bonne et honnête. Daigne approfondir les principes de la sagesse.

Sache que des grimaccs impertinentes ne sont que la vànité des foux; celui qui veut faire parade des perfections qu'il n'a pas, découvre lui-même son ignorance et ses défauts.

12.

On devient parfait par l'exercice.

Charles étoit âgé de sept ans et savoit déja fort bien lire. Vous penserez et direz que cela n'a rien d'extraordinaire. — Vous aurez raison si au mot de *lire* vous n'attachez aucune autre idée que celle de lire couramment des mots imprimés ou écrits. Mais n'y a-t-il pas une grande différence entre lire couramment et lire distinctement? Il y a des enfans de cinq ans qui lisent, mais lisent-ils distinctement? Non, cela est impossible, car pour lire distinctement il faut comprendre ce qu'on lit.

Charles savoit donc déja fort bien lire. Conrad étoit du même âge, ces deux enfans se voyoient souvent et jouoient ensemble. Un jour Conrad vint comme à l'ordinaire chez Charles. C'étoit l'après diné, et il trouva son ami sous un berceau du jardin, lisant à haute voix dans un petit livre à côté de sa soeur. —

A peine Charles eut-il remarqué son petit ami qu'il s'écria joyeusement: Vois donc, le beau livre que j'ai eu de présent aujourd'hui de mes parens. Il y a quantité de charmantes historiettes. J'ai commencé d'y lire et je ne puis plus m'en séparer. Dès que j'en aurai fait la lecture, je te le prêterai. Tu en auras sûrement de la joie!

Conrad (confus). Oui, mon cher Charles, je ne sais pas encore lire assez couramment, — et cela me couteroit beaucoup de peine.

Charles. Oh! tu plaisantes. Tu sais surement lire, car tu sais nous raconter toujours de si belles histoires, d'où les saurois-tu donc?

Conrad. C'est ma soeur qui me les raconte quelquefois.

Charles. Voilà ce que je ne puis comprendre, si tel est ton sérieux. Mais d'où vient que tu ne sais pas encore lire, tu m'as pourtant déja souvent raconté que tu avois lu tantôt dans un livre, tantôt dans un autre.

Conrad. Oui, mais parceque la lecture me coute tant de peine, je l'abandonne bientôt.

Charles. Ne te faut-il donc pas lire dans les leçons."

Conrad.

Conrad. Oui bien, mais lisant si lentement, le maître ne me fait pas lire beaucoup, de peur que je ne retarde les autres.

Charles. C'est pourquoi tu devrois t'appliquer à lire pour toi, tu parviendrois alors à lire bientôt bien couramment. Je me ressouviens fort bien que c'étoit la même chose avec moi. J'eus aussi beaucoup de peine au commencement, mais mon père me conseilla de bien m'appliquer tous les jours, c'est ce que je fis, et en peu de tems j'acquis une telle habileté que tous mes maîtres furent contens de moi.

Conrad. Si j'étois bien sûr que cela m'aidât! — Je voudrois tant savoir lire, car à peine veux-je commencer une lecture que mes soeurs se mocquent de moi, et cela me chagrine extrêmement.

Charles. Et quel plaisir la lecture de si jolis livres comme celui-ci, ne te procureroit-elle pas. Oh, j'en ai encore d'autres que je te prêterai volontiers.

Conrad. J'en aurois bien de la joie; mais si je savois seulement lire. Mon père m'en a aussi promis de très-beaux dès que je saurai bien lire.

Charles. Eh bien, vois donc! à ta place je m'appliquerois bien! — Conrad le promit et observa fidèlement sa promesse. Encore le même soir, en arrivant à la maison, il se mit à lire pendant une heure entière. Il lui en couta sans doute, mais continuant tous les jours à s'appliquer, il parvint en moins d'un mois à lire aussi bien que son ami Charles. Il ne manqua pas de remercier de tout son coeur son ami de lui avoir donné ce bon conseil.

Chers enfans, lorsque vous avez de la peine à réussir d'abord dans une chose, ressouvenez-vous du conseil que Charles donna à son ami: Vous vous convaincrez alors bientôt qu'on se perfectionne par l'exercice.

13.

Désobéissance punie.

Gustave avoit un mauvais défaut, celui de ne jamais obéir sur le champ quand on lui ordonnoit ou défendoit quelque chose. Il demandoit toujours: pourquoi dois-je faire cela? ou, pourquoi ne dois-je pas faire cela?

Ses parens et ses maîtres lui avoient sou-

vent dit, qu'un bon enfant devoit tout de suite obéir, quand des personnes raisonnables lui défendoient ou commandoient quelque chose: et quand il répliquoit, pourquoi dois-je donc obéir et croire au mot? ils lui répondoient: tu n'es pas encore en état de tout comprendre: on ne sauroit t'expliquer beaucoup de choses, parceque tu n'as pas encore assez appris, et il te faudroit plus d'expérience. — Mais toutes ces remontrances ne firent que fort peu d'effet; Gustave devoit devenir sage à ses propres dépens.

Un jour on but à table un vin que chacun louoit beaucoup. Gustave demanda à son père, s'il n'osoit pas aussi gouter ce vin? — Non, mon cher Gustave, lui répondit celui-ci, tu sais ce que je t'ai dit si souvent, que le vin t'est nuisible. Gustave reprit: mais vous en buvez pourtant tous. On lui répliqua que le vin bu avec modération n'étoit pas nuisible aux grandes personnes, mais Gustave ne s'en contenta pas, du moins il donna à connoitre son mécontentement de ce refus par sa mauvaise humeur.

Le père s'en apperçut et pensa en lui-même: si je lui donne du vin, il ne s'en

trouvera surement pas bien — mais peut-être cela servira-t-il à le corriger, et il en deviendra plus obéissant dans la suite. Gustave reçut donc un verre de vin, il le trouva si bon qu'il en demanda encore un, le père le lui accorda aussi. Il commençoit déjà à devenir gai et à folâtrer, ce qui lui fit monter encore plus le vin à la tête; à la fin il devint si désobéissant qu'on fut obligé de le faire lever de table. Il se mit à courir par toute la maison, montant et descendant l'escalier avec tant de vacarme, que son père lui ordonna sérieusement de se rendre dans sa chambre et d'y être tranquille.

A peine y fut-il entré que toute la chambre parut se tourner avec lui; il s'étoit assis et vouloit se relever, mais il n'en fut pas capable. Il prit un mal de coeur si violent comme s'il avoit avalé un vomitif. Il essaya encore une fois de se lever, mais en voulant se rasseoir il manqua la chaise et tomba si rudement la tête contre une autre chaise qu'il se fit un grand trou à la tête. Au bruit de sa chûte son père accourut. Il le vit étendu par terre pâle et ensanglanté. Il se répentoit déjà d'avoir donné du vin à son

fils, mais après avoir examiné la blessure et trouvé qu'elle n'étoit pas dangereuse, il se tranquillisa. Gustave fut mis au lit, et ne tarda pas à s'endormir de fatigue.

En se reveillant il se sentit des maux de tête violens, et sa blessure lui faisoit aussi bien mal. Sa soeur vint le voir et lui demanda comment il se portoit? Ah! fort mal, ma chere Julie, répondit-il d'une voix foible; le vilain vin, je te conseille de n'en point boire.

Non, surement pas, dit Julie; je suis bien aise de n'en avoir point bu. Mais, pauvre Gustave, il te faudra rester à la maison. Sais-tu bien que nous allons aujourd'hui à la vendange? Le père arriva sur ces entrefaites, et lui assura qu'il pourroit encore se lever le même jour s'il vouloit se résoudre à prendre une poudre. Gustave obéit, et lorsque les autres enfans revinrent vers le soir à la maison, ils trouverent leur frère qui se portoit déjà mieux, à la blessure près, qu'il avoit au front. Dans quelques jours elle fut aussi guérie. — Depuis ce tems Gustave devint plus sage, et se corrigea peu à peu entièrement de son défaut.

14.

Les deux chiens, *Castor et Pollux.*

Deux chiens servoient un même maître, mais leur caractère étoit fort opposé. Castor, étoit doux, affable et docile, mais Pollux étoit mutin, hargneux et querelleur. Castor bondissoit de joie lorsque son maître faisoit des caresses à Pollux, mais celui-ci ne pouvoit souffrir qu'on adressât à son camarade le signe le plus léger d'amitié, il se mettoit tout de suite à grogner et à montrer les dents.

Le maître avoit remarqué dans Pollux ce caractère odieux; et il commençoit déjà à ne plus l'aimer. Castor, en revanche gagnoit tous les jours quelque chose dans son affection.

Un jour qu'il étoit à table, il résolut de les éprouver d'une manière encore plus décidée qu'il n'avoit fait jusqu'alors.

Les deux chiens étoient auprès de lui. Pollux étoit le plus avancé, parce que l'honnête Castor, pour éviter les querelles, se faisoit un plaisir de lui céder le pas. Pollux eut un morceau de viande succulent, qu'il se

mit tout de suite à manger. Castor n'en parut point mécontent, et il attendoit sans murmure que son tour arrivât. Son maître ne lui jeta qu'un os décharné: il le reçut d'un air satisfait; mais à peine Pollux eut-il apperçu que Castor avoit aussi eu sa part, quoi que bien inférieure à la sienne, qu'il rejeta avec indignation le morceau qu'il tenoit à la gueule, et se jeta sur lui pour lui arracher le sien. Castor ne lui opposa point de résistance, et imaginant que son os flattoit peut-être davantage le goût capricieux de Pollux, il se fit une joie de le lui céder.

Le maître indigné du mauvais procédé de Pollux appela Castor, lui fit prendre le morceau choisi qu'il avoit jeté à Pollux et que celui-ci avoit négligé, et il dit: Castor, mon brave chien, il est juste que tu aies la portion de ton frère, puisqu'il t'a enlevé la tienne.

Pollux le regardoit en grognant. Le maître ajouta: puisque tu as été complaisant et généreux envers celui qui ne te montroit qu'une jalouse envie, tu seras désormais mon chien d'appartement, et ton frère ne sera que chien de basse-cour. Allons, qu'on mette Pollux à la chaîne, et qu'on lui construise un chenil.

Pollux fut enchaîné dans la basse-cour, et Castor eut ses allées franches dans tous les appartemens.

Pollux eut peut-être joui insolemment de sa faveur, s'il avoit obtenu l'avantage dans le jugement de son maître; mais le bon coeur de Castor saignoit de la disgrace de son frère; et il chercha tous les moyens de lui en adoucir les amertumes. Lorsqu'on lui donnoit un morceau friand, il le prenoit proprement dans sa gueule, et le portoit à Pollux: il frétilloit de la queue, pour l'inviter à s'en régaler. La nuit, il alloit le trouver dans son chenil, pour le distraire de ses peines, et réchauffer ses membres engourdis par le froid.

Mais l'envieux Pollux, loin d'être sensible à des attentions si tendres et si délicates, ne le recevoit qu'avec des hurlemens et des morsures. Bientôt la rage alluma son sang, ulcéra son coeur et dessécha ses entrailles. Il mourut en désespéré.

O vous, enfans, s'il en étoit quelqu'un du caractère affreux de Pollux, voyez le sort qui vous menace, une vie pleine d'humiliations et de chagrins, suivie d'une mort cruelle.

15.

Le poltron.

Les parens du jeune Henri étoient très-riches; mais leurs grandes occupations ne leur permettoient pas d'avoir toujours leur fils sous les yeux. Ils furent obligés de le confier à des personnes étrangeres, et ils étoient bien aises d'en trouver qui fussent honnêtes. Parmi ces personnes il y avoit une femme qui avoit entendu plusieurs sottes histoires de revenans. Elle en racontoit souvent et le jeune Henri les écoutoit avec avidité. Personne ne lui disoit qu'il ne falloit pas croire ces sottises, et il étoit trop jeune pour faire lui-même cette réflexion. Il crut donc bonnement qu'il y avoit des spectres qui venoient inquiéter les hommes pendant la nuit.

Sitôt que le soir arrivoit il avoit peur d'être seul, il falloit toujours que quelqu'un fût auprès de lui. Il lui étoit entièrement impossible d'aller seul et sans lumière devant la porte ou à un endroit obscur.

Ses parens s'en apperçurent bientôt et firent tout leur possible pour le rassurer contre cette peur ridicule; mais leur peine fut

inutile. Son père l'enferma même un jour tout seul dans une chambre obscure; mais il se mit à crier d'une telle force qu'on fut obligé de l'en faire ressortir de peur qu'il ne se fît du mal.

On essaya un autre moyen. On fit chercher les quatres enfans du voisin; ces enfans qui étoient tous plus jeunes que Henri, ne firent aucune difficulté d'entrer dans des chambres tout à fait obscures et d'y rester assez long-tems. Il y en eut même qui s'y endormirent. On croyoit que Henri auroit honte de voir ces jeunes enfans être plus hardis que lui; mais en vain, il ne put vaincre sa peur.

Il avoit à peu près huit ans, lorsqu'un pauvre parent et ami de son père vint à mourir. Celui-ci laissa un fils, nommé George, agé de douze ans, qui avoit reçu une fort bonne éducation de son brave père. Celui de Henri, qui connoissoit George comme un bon enfant, le prit chez lui, pour tenir compagnie à son fils. Henri apprit de lui beaucoup de bonnes choses, car George s'évertuoit à lui donner le meilleur exemple. Il se donna particulièrement beaucoup de peine à lui faire quitter sa peur. Il lui racontoit à cet effet

beaucoup d'histoires de personnes qui s'étoient rendues très-malheureuses par la peur.

J'avois à peu près sept ans, lui dit-il un jour, lorsque mon défunt père, quelques-uns de ses amis avec leurs enfans et moi, nous allâmes un soir nous promener hors de la ville. Nous enfans, nous courions toujours quelques pas en avant, à la fin nous fumes si éloignés de nos parens que nous ne les entendîmes plus parler. Tout d'un coup quelqu'un d'entre nous, nommé Guillaume se mit à crier d'une voix plaintive. Nous lui en demandâmes la raison. — Ne voyez-vous donc pas, là bas! là bas! — s'écria-t-il, en montrant du doigt, — mais nous ne vîmes rien. — Ah ciel! le voilà qui vient! oui certes, le voilà qui vient droit à nous! en disant cela, il se mit à courir de toutes ses forces.

Nous l'appellâmes, mais ce fut en vain; il couroit à toutes jambes. Tout d'un coup nous entendîmes tomber quelque chose dans l'eau, et ensuite des cris plaintifs. Nous y accourûmes, mais nous y trouvâmes déjà nos parens qui avoient tiré le pauvre poltron d'un fossé rempli d'eau. — Quand il fut revenu un peu de sa frayeur, nous lui demandâmes pour-

quoi il avoit tant couru? Il répondit qu'il avoit vu un grand chien noir qui venoit à nous; que voulant retourner vers son père, il n'avoit pas fait attention au chemin et qu'il étoit tombé dans le fossé. — Nous autres, nous avions grande envie de rire, si le pauvre Guillaume ne nous eut fait pitié; car il étoit couvert de boue depuis les pieds jusqu'à la tête. Nous regardâmes encore une fois autour de nous pour voir si nous n'apercevrions pas quelque chose qui pût avoir quelque ressemblance à ce terrible chien que Guillaume croyoit avoir vu; mais nous ne vîmes autre chose, sinon un arbrisseau qui avoit deux branches saillantes que le vent agitoit. — Non! ajouta George, je crois ce que mon défunt père m'a dit: „Tu n'as rien à craindre des morts, pourvu que les vivants te laissent en repos."

George ne se lassoit pas de lui parler souvent de la sorte, mais Henri resta toujours craintif. Une seule fois George parvint à le persuader d'aller avec lui, dans une belle soirée, au jardin. La lune répandoit une lumière éclatante. Par malheur une servante avoit étendu dans le jardin un morceau de linge qui

ressembloit à un homme qui étendoit les bras. Henri s'en étant apperçu, se mit à trembler de tout son corps. George lui expliqua ce que c'étoit, mais tout cela ne servit de rien, il fut obligé de s'en retourner avec lui, et depuis ce tems il ne voulut plus du tout sortir le soir de sa chambre.

Il seroit assurément resté poltron pendant toute sa vie, si un évènement remarquable ne l'eût porté à quitter ce défaut, qui non seulement lui auroit été très-préjudiciable dans la suite, mais qui l'auroit encore exposé à la risée des gens raisonnables.

Les parens de Henri avoient un jardin situé à un quart de lieue de la ville où ils demeuroient. Ils passoient ordinairement l'été dans ce jardin et y couchoient aussi, avec leur fils et George; mais on renvoyoit tous les soirs les domestiques à la ville. Il n'y avoit qu'un vieux homme qui avoit soin du jardin et une servante qui restoient avec eux.

Un soir que les domestiques étoient déjà loin, et la servante ayant été envoyée quelque part, le père de Henri tomba subitement malade. Il devint pâle, ses yeux se ferme-

rent et une sueur froide couvrit son front. Sa femme voulant lui demander si elle devoit envoyer chercher le docteur, il tomba de la chaise, et peu s'en eût fallu qu'il ne fût tombé par terre, si elle ne l'avoit retenu dans ses bras. Elle cria au secours; George et son fils accoururent; d'ailleurs il n'y avoit personne d'autre dans la maison; le vieux jardinier auquel on ne songeoit point, dormoit déjà. Mon Dieu, sois-nous propice! s'écria la mère de Henri, mes enfans, votre père se meurt! qu'allons-nous devenir?

George s'offrit tout de suite à aller à la ville chercher le docteur. „Mais sais-tu sa demeure, — demanda la mère de Henri. — Tu la sais mon fils, va-t-en avec George, allez mes enfans, dépechez-vous avant que votre père ne meure."

Le jeune Henri chercha promptement son chapeau et George le prit par la main, mais à peine furent-ils arrivés dans la rue que Henri poussa les cris les plus plaintifs. — „Non, non! je ne saurois t'accompagner, il fait si sombre, et il nous faut passer le cimetierre." — Il ne laissa pas à George le tems de lui répondre, car il vola tout de suite

chez sa mère. Toutes les prières furent inutiles. George fut obligé de partir seul, et ne sachant pas bien la demeure du docteur, il se passa un long espace de tems, avant qu'il revînt avec ce dernier. Celui-ci trouva le père de Henri dangereusement malade, et assura que s'il en revenoit, il falloit l'attribuer au prompt secours, que si l'on avoit tardé encore un moment à le chercher, tout son art auroit été inutile. Le malade ne reprit un peu ses sens que vers le matin, et le docteur le déclara hors de danger. Il se rétablit peu à peu, et dans quelques semaines il put résortir.

Mes jeunes lecteurs peuvent aisément se représenter la joie de toute la maison, mais rien ne surpassa celle de George, à qui l'on ne cessoit de renouveller qu'il avoit sauvé la vie de son bienfaiteur. Il fut aussi richement récompensé par le père de Henri, qui le regarda depuis ce moment comme son propre fils, et lui fit apprendre tout ce qu'il désiroit. Que n'auroit pas donné le jeune Henri, pour obtenir une petite portion des louanges que tout le monde prodiguoit au courageux George! Cet évènement fit un effet

si salutaire sur le coeur du jeune poltron que depuis ce tems il s'efforça de se corriger de ce mauvais défaut; car il vit clairement qu'une sotte peur est non seulement très-nuisible, mais qu'elle empêche aussi de faire beaucoup de bien. —

L'anni-

L'anniversaire, ou la surprise.

Pastorale en un acte.

Personnages.

Madame de Mirville, maîtresse de la terre.
Le Lieutenant, son fils.
Charlotte, femme de chambre.
Thibaut, maître d'école du village.
Louise, sa fille.
Christophe, son fils, domestique du lieutenant.
Guillot, amant de Louise.
Jean-Louis, *Bertrand*, } paysans.
Plusieurs autres paysans et paysannes, et des enfans, tous mis en habits de fête.

Première Scène.

Le Lieutenant. Christophe.

Tous deux en surtout. Le théâtre représente une grande place dans le village, où dans le fond les habitans s'assemblent l'un après l'autre.

Le Lieutenant (en arrivant avec Christophe).

Nous y voilà enfin! Ah! regarde donc; vois, mon cher Christophe; le voilà, le château chéri,

qui me vit naître, où je passois mon heureuse enfance; voilà ces lieux bien-aimés que depuis si long-tems je désirois revoir.

Christophe. Oui! le voilà dans toute sa magnificence! Mais, avec votre permission, Monsieur; ne voyez vous donc pas l'humble et petite cabane là derrière, avec ce grand tilleul devant la porte. — Daignez donc y jetter un regard.

Le Lieut. Oui, oui, mon cher Christophe! Je la vois. Eh bien?

Christophe. Eh bien! cette cabane est pour moi, ce que le château est pour vous. J'y ai beaucoup souffert, à la vérité; ma belle mère ne m'a pas épargné les coups; mais — c'est pourtant la cabane du bon Thibaut, de mon père que j'aime tendrement. Je suis impatient d'apprendre de ses nouvelles.

Le Lieut. Graces à Dieu, le tonnère du canon et les scènes meurtrières n'ont pas encore rendu mon coeur insensible. Crois-moi, Christophe; l'idée d'embrasser ma bonne mère me transporte, et me fait verser des larmes de joie.

Christophe. Et moi, mon cher maître, je

serois capable de sauter depuis le matin jusqu'au soir, tant je me réjouis de ramener au vieux Thibaut son fils vagabond.

Le Lieut. Elle me croit mort, à ce qu'on dit. Quelle sera sa joie de me revoir tout d'un coup, bien portant, à ses pieds.

Christophe. Je ne crains rien quant à mon père; il a le coeur bon. Et ma belle mère? Eh bien, j'espère qu'elle n'en voudra point au *grand* Christophe, et voilà tout ce que je désire. — Mais, Monsieur, pourquoi marchons nous ici à pas de loup, comme si nous avions de mauvais desseins?

Le Lieut. Quelle demande! Ne te l'ai-je pas dit assez distinctement, que je veux surprendre ma mère.

Christophe. Croyez-vous donc, qu'une seule âme nous reconnoisse, après tant d'années?

Le Lieut. On ne peut savoir!

Christophe. Ah, voyez-donc Monsieur, voyez-donc! voilà, ma foi, tout le village en habits de fête.

Le Lieut. Peste! Il ne nous est plus possible de les éviter.

Christophe. Un samedi! Que diable veut dire cela?

Le Lieut. Juste ciel! quelle idée? Je crois — oui, ma foi, c'est aujourd'hui l'anniversaire de ma mère, le neuf Mars. Les bonnes gens d'ici ont coutume de le célébrer toujours très-solemnellement, comme je m'en ressouviens par ses lettres. (En serrant la main à Christophe.) Christophe! quelle heureuse rencontre!

Christophe. Voilà qui est tout-à-fait charmant! Nous sommes justement les personnes propres à embellir cette fête. — Mais qui est donc ce vieillard qui suit? Cette figure maigre — cet habit noir — cette marche. — Ah Monsieur! mon cher maître! C'est lui, oui effectivement!

Le Lieut. Ton père?

Christophe. Lui-même! lui-même!

Le Lieut. Voilà comme tu me plais, Christophe; mais je te prie de te modérer dans ta joie, afin qu'on ne nous reconnoisse pas avant le tems.

Christophe. Ah, vous ne sauriez croire, Monsieur, comme le coeur me bat. Je serois tenté de faire un saut jusqu'à lui, et de me jetter subiment à son cou.

Le Lieut. Tu peux épargner ce saut. Il

nous a remarqué et il paroît être curieux de savoir qui nous sommes. Vois-tu? Il s'approche de nous. Eh bien, Christophe! Tu seras pourtant maître de toi-même?

Christophe. Et si l'on nous demande qui nous sommes, que répondre?

Le Lieut. Nous sommes ... — Eh bien, quelle profession embrasserons-nous à la hâte? — Nous sommes des comédiens. Entends-tu, Christophe? Des comédiens ambulans.

Christophe. Eh, pardieu! Vous ne l'auriez pu imaginer mieux dans une heure. Voilà ce qu'on appelle mentir; car nous voulons pourtant passer pour autre que nous ne sommes.

Le Lieut. Nous jouerons une scène touchante. Prends garde à toi de ne pas t'oublier dans ton transport!

Scène seconde.

Les précédents. Thibaut.

Les villageois dans le fond.

Thibaut. Bon jour, Messieurs!

Tous deux. Bon jour, mon père!

Thibaut. Vous êtes là comme deux brebis égarées. Est-ce que vous cherchez l'auberge? Je vous y ferai conduire.

Le Lieut. Je vous remercie infiniment. Nous savons déjà où descendre. Nous nous sommes arrêtés un moment ici, parceque nous voyons s'assembler tout le village en habits de fête. Il n'y a pourtant point de fête aujourd'hui?

Thibaut. Oui bien, Monsieur! C'est aujourd'hui le neuf Mars, et ce jour est toujours pour nous une grande fête. C'est l'amour et la reconnoissance qui l'ont instituée. (En ôtant le chapeau.) C'est l'anniversaire de notre chere Dame de Mirville, de notre bonne mère, comme nous avons coutume de la nommer entre nous.

Le Lieut. Madame de Mirville? — Camarade! C'est la même Dame dont nous avons déjà entendu tant de bien dans nos voyages.

Christophe. Oui, camarade!

Thibaut. Oh, elle est connue dans tout le pays, et on la révère partout.

Le Lieut. C'est donc effectivement une si bonne Dame?

Thibaut. Quelle demande! — Monsieur, elle n'a pas son semblable, et il ne peut en exister une meilleure.

Le Lieut. Je suis ravi d'apprendre ce que vous me dites.

Thibaut. Elle ne connoit pas l'orgueil. Elle est si familière avec nous qu'on seroit tenté de croire qu'elle descend comme nous, d'Adam, notre premier père. Je veux dire, mon cher Monsieur, que beaucoup de gentils-hommes oublient leur origine; non pas elle! Partout elle nous assiste de ses conseils et de sa main, et le croiriez-vous! Elle ne dédaigne pas nos chetives cabanes remplies de fumée; elle visite tantôt l'un, tantôt l'autre, pour s'informer elle-même de son sort. Quelqu'un est-il malade, tout de suite elle lui envoye de sa cuisine les alimens nécessaires à son état, et en cas de besoin, elle fait chercher à ses dépens le médecin. En un mot, Monsieur! — car il m'est impossible de vous détailler toutes ses bonnes qualités — c'est une Dame charmante. Et n'allez pas vous imaginer que sa familiarité nous fasse perdre le respect que nous lui devons. Au contraire, plus elle s'abaisse, plus nous la

révérons. — Hélas, j'y pense souvent! Quelle grande différence entre les tems présens et ceux de notre ci-devant gentil-homme! Lui, aussi bien que son épouse étoient tout-à-fait le contraire de nôtre chere Dame de Mirville. Mais aussi on les haïssoit et détestoit autant qu'on aime et bénit celle-ci. Jugez vous-même de notre bonheur.

Le Lieut. (à part.) Bon Thibaut, tu ne m'auras pas dit cela pour rien.

Thibaut. Et quelles pertes n'eurent-ils pas à essuyer à leurs revenus; car personne ne les aimant, on ne se soucioit pas de leur intérêt. A combien de chagrin ne furent-ils pas exposés! Leurs sujets se révoltèrent, et cette révolte a vraisemblablement abregé les jours de ce méchant Seigneur. Ce qui me fait croire, Monsieur, que les grands sont toujours la cause quand les petits se révoltent contr'eux. Pourvu que les maîtres soient bons, les sujets le seront aussi certainement.

Le Lieut. Je crois, ma foi, que vous avez raison.

Thibaut. L'expérience nous le prouve; car voyez-vous, Monsieur, les mêmes personnes qui s'opposoient continuellement au

méchant gentil-homme, aiment tant la bonne Dame de Mirville, qu'elles donneroient avec plaisir leur vie pour elle. Car si elle prend tant de soins maternels pour ce qui concerne notre bonheur; nous aussi, nous saisissons toutes les occasions pour lui témoigner notre vive réconnoissance. Voilà pourquoi nous célébrons toutes les fois de notre mieux son anniversaire, et nous faisons venir à cet effet des musiciens de la ville. (Avec un air de suffisance.) C'est moi qui en suis l'auteur, et j'imagine alors chaque année une petite variété. (Prenant le Lieutenant par la main, et joyeusement.) Cette fois-ci, mon cher Monsieur, je lui ai réservé une jouissance divine, (tout d'un coup triste) si toutefois son coeur est encore ouvert à la jouissance, la pauvre femme!

Le Lieut. Comment donc! A-t-elle du chagrin?

Thibaut. Hélas! Le plus grand chagrin qu'elle puisse avoir, et nous avec elle. Elle a perdu depuis peu ce qu'elle avoit de plus cher au monde, son fils unique.

Le Lieut. Mais elle a pourtant encore des filles?

Thibaut. Elle n'a plus d'enfans, quoi

qu'elle en ait eu assez. Mais, ainsi va le monde! les meilleurs hommes sont souvent les plus malheureux.

Le Lieut. C'est un sort bien dur; je la plains infiniment.

Thibaut. Il est allé à la guerre, comme porte-enseigne dans l'armée Prussienne, contre ce peuple, contre les françois. (Avec chaleur.) Ah, ce sont pourtant. — Mais, non; — point d'aigreur; je n'ai pas envie de me fâcher aujourd'hui.

Le Lieut. Mais le porte-enseigne est-il effectivement mort?

Thibaut. Hélas! On ne sauroit en douter. Un de ses camerades l'a écrit du camp.

Le Lieut. Ce n'est rien. Souvent de fausses nouvelles se répandent dans les camps. Peut-être qu'après une escarmouche il aura été pris ou se sera égaré; mais comment son camerade peut-il savoir qu'il se trouve parmi les morts? Il se peut fort bien qu'il ne soit que prisonnier, et pour lors, il peut toujours encore revenir.

Thibaut. Ah! s'il plaisoit au bon dieu! — Monsieur! Je n'ai rien de reste; mais, si ce que vous dites alloit s'accomplir, je donnerois

avec plaisir deux écus, qu'il vînt aujourd'hui! encore aujourd'hui!

Le Lieut. Cela ne va pas si vîte, pourvu qu'il vienne dans un an. L'échange des prisonniers ne se fait que lentement. Mais — quelle surprise pour votre Dame, si elle le voyoit paroître tout d'un coup dans sa chambre!

Thibaut. Et qu'elle le reconnoisse tout de suite! Mais je gage, qu'elle et nous tous ensemble, nous le prendrions pour un étranger.

Le Lieut. Comment donc? Auroit-il tant changé depuis qu'il est loin d'ici?

Thibaut. C'est bien naturel. Dans sa huitième année il fut placé à l'école militaire à Berlin, et depuis ce tems nous ne l'avons plus revu. Il y a maintenant douze ans. Vous pouvez bien penser. . . .

Le Lieut. Ah, c'est différent!

Thibaut. Plût à Dieu que vous fussiez prophête! Cette idée seule fait que je vous aime. Avec quelle ardeur je souhaiterois cet évènement heureux à la bonne mère; je doute que jamais de la vie elle ne reprenne son contentement ordinaire. Je sais bien aussi, comment cela afflige.

Christophe. Auriez-vous peut-être aussi perdu un fils?

Thibaut. Hélas! Dieu sait s'il est mort ou s'il est encore en vie. Le drôle s'est enfui ~~sauvé~~ de chez moi dans sa onzième année, et malgré les peines infinies que je me suis données pour apprendre de ses nouvelles, jamais je n'ai pu savoir où il a pris fin. (En soupirant.) Je ne doute pas qu'il ne soit mort!

Christophe. Ensauvé? Oh le méchant! l'abominable vaurien!

Thibaut (choqué) Ah, Monsieur! Ne l'insultez pas, je vous en prie! Vos injures ne me le rendront pourtant pas. Et puis, est-ce votre affaire?

Christophe. Mais de s'ensauver! Et d'un si bon père, comme vous paroissez l'être!

Thibaut. Il ne s'est justement pas ensauvé de moi, mais de sa méchante belle-mère. C'est à la vérité bien ma faute d'en avoir fait sa belle-mère! Mais elle est déjà enterrée; voilà pourquoi je ne veux pas parler mal d'elle.

Christophe (à part). Dieu soit loué!

Thibaut. Elle étoit un vrai démon! Elle m'a fait beaucoup souffrir et particulièrement

mes pauvres enfans. Je ne le blâme pas non plus mon fils, il n'a pu endurer plus long-tems auprès d'elle.

Christophe. Y a-t-il déjà long-tems.

Thibaut. Hélas! assez long-tems. Justement un an avant le départ du porte-enseigne. Ce seroit à présent un drôle de votre grandeur.

Le Lieut. Mais s'il étoit encore en vie, et qu'il ne vous eût jamais donné de ses nouvelles.

Thibaut. Ce seroit méchant de sa part!

Christophe. Vous avez raison! Et n'est ce pas? S'il alloit revenir. —

Thibaut (vivement). Quoi donc, Monsieur? Vous imaginez-vous peut-être que je le chasserois de chez moi, à coup de bâton?

Christophe. Il l'auroit bien mérité!

Thibaut. Non, Monsieur, non; un père ne pense pas de la sorte. Que cela ne t'empêche pas de revenir, mon fils; pourvu que tu sois honnête homme, je te recevrai à bras ouverts.

Christophe (le prenant par la main avec précipitation). Oh mon — (le Lieutenant le tire par l'habit) cher ami!

Thibaut. Cela vous plait-il, vous me regardez avec tant de complaisance.

Christophe. Hélas! — J'aime tant les personnes qui ont un bon coeur. Vous me rappellez en même tems le souvenir de mon propre père. C'est un brave vieillard comme vous; et — plus je vous regarde. — Mon camarade! Vous connoissez mon père. Dites-moi! Ce bon vieillard ne lui ressemble-t-il pas beaucoup?

Le Lieut. (comme s'il l'examinoit). Hm — oui! Si fait! Là autour des yeux et de la bouche.

Christophe. Justement! La bouche lui ressemble tant, que — que je serois tenté d'y appliquer un baiser.

Thibaut. Eh bien, Monsieur! Si ce n'est que cela — (il s'essuie la bouche avec la main). Approchez! (ils s'embrassent, et le Lieutenant tire Christophe par l'habit.)

Christophe. Je serai bientôt auprès de mon véritable père. Je lui dirai que je l'ai embrassé en route; savoir son image.

Thibaut. Je vous ai embrassé de bon coeur; mais — vous m'excuserez! J'aurois pourtant préféré d'embrasser mon Christophe.

Christophe. Votre fils se nomme Christophe! C'est ainsi que je m'appelle aussi.

Thibaut. Vous vous nommez aussi Christophe? — Approchez que je vous embrasse encore une fois (il l'embrasse avec ardeur.) Imaginez-vous que je suis votre père, et je m'imaginerai que vous êtes mon Christophe. (il l'embrasse encore.) Hélas! rien de plus qu'une imagination.

Christophe. Non! non! (Le Lieutenant le tire par l'habit.) Mais c'est ce que je ne saurois dire.

Le Lieut. Voilà encore une troupe de gens. Ils seront vraisemblablement tous rassemblés à présent.

Thibaut (à la troupe). Etes-vous tous ensemble, mes enfans!

Un paysan. Pas encore, Monsieur Thibaut! Colas et Gros-Jean manquent, comme aussi votre Louise.

Thibaut. Louise aussi? la méchante fille! Elle est toujours la dernière, tant elle employe de tems à s'ajuster. Cependant je suis encore bien aise de l'avoir.

Le Lieut. Vous êtes sans doute le maître d'école d'ici?

Thibaut. A vous servir, Monsieur! Je

suis pour ainsi dire le sous-pasteur du troupeau, et j'en suis beaucoup estimé. Le pasteur ne demeure pas ici, parceque ce village n'a qu'une église succursale.

Le Lieut. Ecoutez, père Thibaut! Vous nous avez dit tant de bien de Madame de Mirville, que j'ai grande envie de faire sa connoissance. Nous permettriez-vous bien de nous joindre à la procession?

Thibaut. Pourquoi pas? Elle ne le trouvera pas mauvais; elle est trop sociable pour en être offensée. Mais il faudra que vous soyez les derniers, je ne saurois vous aider. Car j'ai déjà fait mes arrangemens qui ne peuvent se changer.

Le Lieut. C'est indifférent! — Peut-être pourrions-nous à cette occasion avoir le bonheur de plaire à Madame, de l'obliger et la servir en quoi nous pourrions être capables.

Thibaut. Vous aimeriez entrer à son service? Il n'y a rien d'impossible, du moins l'un de vous. Car la semaine passée la mort lui a enlevé son secrétaire, et si d'ailleurs elle n'en a point encore engagé. — Vous me paroissez honnête homme, et je ne doute pas que vous ne sachiez écrire.

Le

Le Lieut. Sans me vanter, j'écris une bonne écriture. Mon cher Thibaut, si vous pouviez me procurer cette place! Je ne serai pas ingrat.

Thibaut. Allons donc, Monsieur, point de cérémonies. Je vous présenterai à Madame et vous tenterez vous-même votre fortune. Mais elle voudra savoir d'où vous êtes et qui vous êtes. Qui est votre père?

Le Lieut. (embarrassé) Mon père? — Il ne vit plus.

Thibaut. Mais il a pourtant vécu; ou — ha, ha, ha! — Est-ce que je vous comprends bien?

Le Lieut. Que voulez-vous dire, Thibaut?

Thibaut. Ha, ha, ha! — Nous avons ici dans notre village un petit garçon, dont personne ne connoit les parens. La mère de cet enfant vint avec lui établir ici sa demeure, elle mourut bientôt après, et la commune a hérité l'enfant. — Ha, ha, ha! — Lorsqu'on demande à ce petit garçon: qui es-tu? il répond, ma mère se nommoit Isabelle. Et si l'on continue à lui faire des questions, et à lui demander, qui est, ou qui étoit ton père? — ha, ha, ha! — le pauvre enfant se met à

pleurer et dit: Je n'ai point de père! Pardonnez cette comparaison! (Le Lieutenant et Christophe font des éclats de rire.) Ah, il vous sied mieux de rire que de pleurer. Mais l'ai-je deviné? Seriez-vous peut-être aussi un enfant .... Mais pardon.

Le Lieut. (riant) Comme vous voudrez, bon Thibaut, comme vous voudrez!

Thibaut. Eh bien, Monsieur, vous excuserez ce badinage. Je suis aujourd'hui de si bonne humeur. Si vous avez sujet de cacher votre origine, à la bonne heure. (à part) Je l'ai deviné. Mais, vous aurez pourtant un métier?

Le Lieut. Pour le présent, nous sommes des comédiens ambulans.

Thibaut. Des comédiens? Ouais?

Le Lieut. Oui! je joue les grands rôles, et mon camerade les petits. Par exemple quand je fais l'officier, il fait le domestique.

Christophe. Qu'allez-vous dire là, camerade! Moi les petits rôles! Comme si le rôle d'un domestique n'étoit pas quelquefois le plus important.

Thibaut. (les examinant) Eh quoi! vous voyagez sans bagage, et même sans savoir où?

Messieurs les comédiens, vous paroissez mener une vie bien déréglée.

Le Lieut. Vous vous trompez, Thibaut! Quelle médisance! Vous ne connoissez point encore les comédiens! Ce sont tous des gens comme il faut, exemplaires.

Thibaut. Qu'allez-vous me dire!

Louise (arrive.) Mon père! nous voilà tous assemblés.

Thibaut. Te voilà déjà? (menaçant) Eh bien, je t'en tiens quitte pour aujourd'hui! Mais tu iras te placer à côté de Chrétien et non à côté de Guillot.

Louise. Ah, mon père! je sais bien que vous ne m'aimez plus du tout. (Se retire.)

Thibaut (à part.) Tu te trompes, ma Louise! Tu te trompes!

Christophe. Voilà donc la sœur du frère Christophe.

Thibaut. Oui, Monsieur! c'est elle. (à l'oreille) Comment vous plait-elle?

Christophe. C'est une très-charmante fille!

Thibaut. (le prenant par la main) N'est-ce pas? C'est ce que je vois, quoique je sois père. Mais venez à présent, car il est tems. (Ils s'en

vont auprès des autres.) Eh bien, mes amis, vous avez pourtant retenu ce que je vous ai dit?

Tous ensemble. Oui, Monsieur Thibaut!

Thibaut. Vous passerez tous, deux à deux devant Madame de Mirville, et vous, mes enfans, vous lui baiserez la main. Après cela vous vous placerez en demi-cercle autour de moi, et quand je tiendrai le discours, vous serez bien tranquilles. Entendez-vous?

Tous ensemble. Oui, oui, Mr. Thibaut!

Thibaut. Allons, mes chers! Messieurs les musiciens, commencez!

(On joue une marche. Les musiciens vont à la tête; viennent ensuite les enfans; puis Thibaut seul, et les autres, deux à deux. Le Lieutenant et Christophe ferment la procession.)

Scène troisième.

(Appartement dans le château.)

Madame de Mirville. Charlotte.

Mad. de Mirville. (Sort d'une chambre attenante, une feuille de papier à la main. Après en avoir lu le contenu, elle plie la feuille et la met sur la table.) Qu'on me blâme si l'on veut! Mais, o mon Dieu! combien me coute cette bienfaisance! (Elle considère le papier, les mains jointes.)

Charlotte (arrive.) Ils viennent, Madame! J'entends déjà la musique.

Mad. de Mirville. Hélas! — S'ils savoient! Si ces bonnes gens savoient! Autrefois cette scène me faisoit du plaisir; mais cette fois-ci . . . !

Charlotte (avec participation.) Une distraction vous seroit pourtant si nécessaire.

Mad. de Mirville. C'est ce que tu ne comprends pas, ma chère Charlotte! Tu n'as pas encore eu du chagrin.

Charlotte. Le vieux maître d'école en a pourtant eu assez dans sa vie.

Mad. de Mirville. C'est bien vrai! oui, tu as raison. Il pleure encore toujours, après tant d'années, son Christophe, et pourtant il a encore espérance. Tu peux juger par là, Charlotte.

Charlotte. Mais d'après le bruit qu'il a fait courir, il vous reserve pour cette fois une joie, qui malgré votre chagrin doit vous ravir l'ame. Je ne me sens pas de curiosité.

Mad. de Mirville. Me ravir l'ame? Bon Thibaut, tu espères ce que tu désires. Mais le cœur est souvent bien capricieux. Plus on cherche à en écarter le chagrin, plus il le

ressent. Ah, ma chère Charlotte! jamais je ne fus plus triste qu'aujourd'hui, et justement parce qu'on veut me forcer à me réjouir.

Charlotte. Mon Dieu! que je vous plains! — Mais ne pourriez-vous pas paroître un peu plus tranquille? A vous voir, on ne peut s'empêcher de pleurer, et cette fête sera une fête lugubre.

Mad. de Mirville. C'est ce qu'elle est aussi pour moi; une véritable fête lugubre! Autrefois les bénédictions de ces bonnes gens n'étoient pas pour moi seule; mais à présent . . . (Elle tombe dans un siège en fondant en larmes.)

Charlotte (à part en s'essuyant les yeux.) Ses chagrins la tueront à la fin, et je perdrai cette bonne maîtresse. (La musique se fait entendre dans le lointain; elle regarde à la fenêtre.) Les voilà déjà, Madame.

Mad. de Mirville (se levant avec résolution.) Et je les recevrois les yeux en pleurs? Non, efforçons-nous de paroître tranquille! (elle souffle dans son mouchoir et l'applique à ses yeux.) Si mon cœur ne peut dissimuler, il faut du moins y forcer mes yeux. Mais pourquoi mon cœur seroit-il entièrement insensible aux caresses

et à l'amitié de mes bons sujets? Qu'il est doux d'être aimé de ses sujets! (Elle se remet dans son siège et Charlotte se place derrière elle.)

Scène quatrième.

La procession arrive et passe devant Madame de Mirville. Les enfans lui baisent la main. Elle remarque le Lieutenant et Christophe et s'entretient d'eux avec Charlotte pendant que la musique se fait encore entendre. Thibaut est à la tête, à côté de lui les enfans, derrière lui le reste de la troupe; le Lieutenant et Christophe sont derrière les autres. Dès que la musique finit, Thibaut tient le discours suivant:

Très-chère et très-honorée Dame!

Nous voilà tous rassemblés devant vous; jeunes et vieux, grands et petits; nous tous, nous ne sommes qu'un cœur par l'amitié que nous sentons pour vous, et ce cœur vous parle par ma bouche. Mais vous connoissez depuis longtems ce cœur; vous pardonnerez donc si la bouche ne peut exprimer tout ce que ce cœur sent pour vous, notre très-honorée maîtresse; que nos actions suppléent à ce qui manque à son énergie, et que notre bonne vo-

lonté remplace ce qui manque à nos actions. La bonne volonté est l'essentiel. La bonne volonté est le meilleur qui soit dans l'homme, la seule chose qu'il puisse offrir à l'être suprême, et qui soit capable de lui plaire. Notre bonne maîtresse, ne s'en contenteroit-elle donc pas? Oui, je n'en doute point du tout! Chère maîtresse, vous avez toujours trouvé du plaisir à nous faire du bien; vous n'avez cessé de nous combler de bienfaits infinis. — Comment vous en témoigner notre vive reconnoissance! Vous vous êtes désistée de tant de choses qui vous revenoient, vous avez réparé tant de pertes, adouci tant de chagrins, récréé tant de malades, soulagé tant de malheureux; vous avez fait tant de bonnes réformes, et répandu tant de felicité sur nous tant que nous sommes. Nos paroles ne sauroient vous exprimer notre reconnoissance, et nos descendans béniront à jamais votre souvenir. Nous souhaitons ardemment de vous posséder encore longtems. Vous entrez aujourd'hui dans votre quarantième année. Puisse le bon Dieu doubler le nombre de vos années et y ajouter encore d'autres, afin que nos petits-fils jouissent du bonheur de vous posséder. Qu'il vous accorde toutes

sortes de félicités, et qu'il éloigne de vous et . . . et . . . (embarrassé et mettant la main sur la bouche) Non! ce n'est pas ce que je voulois dire! (d'un ton pleureur) Je voulois dire, que nous sommes tous vos enfans . . . que nous tâcherons . . .

Mad. de Mirville. C'est bon, mon cher Thibaut! (Elle cherche à étouffer ses pleurs. Pause.)

L'aîné des enfans. (ouvertement) Le discours est-il fini, Monsieur Thibaut? Nous faut-il à présent?

Thibaut. Eh bien oui, mes enfans! Allez et présentez à Madame vos dons, elle ne les dédaignera pas. Vous n'avez rien de meilleur. (à Madame de Mirville) Ce sont des violettes, Madame, les seules fleurs que nous offre le mois de Mars, ils les ont cueillies eux-mêmes. — Allez donc et ne soyez pas timides!

Les enfans approchent de Madame de Mirville et lui présentent leurs bouquets de violettes. A chaque bouquet est une étiquette avec le nom de l'enfant.

Mad. de Mirville. Je vous remercie, mes chers enfans! Vos petits bouquets me sont très-agréables. Avez-vous cueilli vous-mêmes ces violettes?

Tous les enfans. Oui, Madame, nous-mêmes!

Le plus jeune des enfans. (en criant) Et moi aussi! j'ai cueilli les miennes moi-même!

Mad. de Mirville. Et toi aussi? Et tu es encore si petit!

Un autre enfant. Et moi, en cueillant je me suis piqué à une épine. Voyez-vous bien, c'est encore sanglant.

Mad. de Mirville. Le pauvre petit doigt!

Le même enfant. Cela me faisoit bien mal, mais je n'ai pourtant pas pleuré.

Troisième enfant. Oui, et moi je me suis piqué la main à une ortie. Mais ce n'est rien.

Thibaut. Fi donc, mes enfans! il ne faut pas se plaindre comme ça.

Mad. de Mirville. Laissez les faire, mon cher Thibaut! Il faut bien que je sache leur mérite pour moi, c'est juste. Parlez franchement, mes enfans!

L'aîné des enfans. Mon bouquet est le plus grand. Voyez-vous, Madame! voilà le mien.

Quatrième enfant. Mais dans le mien il y a de belles pensées.

Cinquième enfant. Il y en a aussi dans le mien!

Mad. de Mirville. Savez-vous quoi, mes enfans? Le bouquet de celui d'entre vous qui m'aime le plus m'est le plus cher.

L'aîné des enfans. (avec empressement) C'est moi!

Tous les autres. Non c'est moi! — non c'est moi!

Mad. de Mirville. Je vois bien que vous m'aimez tous également, vos bouquets me seront donc tous également chers. S'il y en avoit un qui méritât la préference, ce seroit celui du petit Guillaume, qui en le cueillant, s'est enfoncé une épine dans le doigt, sans pleurer. (Elle tire une bourse d'argent.) Eh bien, mes chers, il faut que je sois reconnoissante. Tendez vos mains.

L'aîné des enfans. (lui retenant la main et se tournant vers Thibaut.) Non, non, Madame! nous n'osons rien prendre aujourd'hui.

Mad. de Mirville. Pas aujourd'hui? Et pourquoi?

L'aîné. Non, Madame! nous aurions l'air d'être intéressé. N'est-ce pas, Monsieur Thibaut?

Mad. de Mirville. Ce n'est pas non plus une récompense, mais un souvenir de ce jour.

Donnez la main, Monsieur Thibaut ne s'y opposera pas. (Les enfans regardent tous Thibaut.)

Thibaut. Madame l'ordonne, mes enfans, il faut obéir. (Les enfans tendent la main tous à la fois.)

Mad. de Mirville. (donnant à chacun une pièce d'argent.) Que chacun de vous conserve comme un souvenir cette pièce d'argent. J'en ferai de même de vos bouquets.

Thibaut. Eh bien, mes enfans! (il leur fait signe de se retirer.) Avec votre permission, Madame, je profiterai de cette occasion pour me débarrasser de deux personnes, qui sans cela ne me laisseroient pas tranquille. — Avancez, Guillot! (Guillot et Louise s'avancent joyeusement.) Comment Louise, tu viens aussi? Et tous deux si joyeusement! Vous n'allez pourtant pas vous imaginer . . .

Louise. O, mon père, nous savons fort bien votre idée.

Thibaut. Et je gage que tu te trompes.

Guillot. Non, père Thibaut! elle ne se trompe pas. Vous avez refusé, jusqu'à présent, de me la donner, simplement pour le faire aujourd'hui à l'honneur de Madame.

Thibaut. Vous vous trompez encore grandement. Je vous dis qu'il n'en sera rien!

Louise. Comment, mon père, est-ce là véritablement votre sérieux?

Guillot. Non, assurément pas! Vous n'irez pas dans ce jour, nous causer tant de chagrin.

Thibaut. Madame la comtesse ne m'en voudra point de mal. Je m'y vois obligé. Vous savez bien, Guillot, que je vous ai déjà si souvent donné un refus, et pourtant vous venez m'obséder. Il faut finir tout court cette affaire, et je vous le dis encore pour la dernière fois, en présence de Madame et de toute la commune, que je ne vous donnerai jamais ma Louise. Osez-vous encore en douter?

Guillot. Mais, Monsieur Thibaut, quel mal vous ai-je donc fait pour que vous me soyez si contraire?

Thibaut. J'ai mes raisons pour en agir ainsi.

Quelques paysans. Allons donc, Monsieur Thibaut!

Un autre. On ne peut pourtant lui reprocher aucun mal.

Louise. Ah, mon père, je n'aurai pas cru que vous fussiez si dur. Nous nous aimons, Guillot et moi, depuis notre enfance, et je n'en veux point d'autre.

Thibaut. J'espère que tu te soumettras à la volonté de ton père.

Louise. Ah, Madame!

Madame de Mirville. Tranquillise-toi, mon enfant!

Thibaut. Il suffit Guillot, je ne vous donnerai pas ma Louise, voilà qui est fini! Mais — à l'honneur de ce beau jour — je cède mes droits paternels à Madame la Comtesse, et votre sort ne dépendra que d'elle seule.

Guillot et *Louise* (voulant l'embrasser). Ah, mon cher père!

Thibaut (les empêchant). Eloignez-vous! Allez auprès de Madame la Comtesse, c'est à elle seule que vous devrez votre bonheur; (à la commune) car elle aime tant à faire des heureux.

Quelques paysans. Voilà qui est bien, Monsieur Thibaut, voilà qui est bien!

Madame de Mirville. Approchez donc, mes enfans! Qu'il m'est doux de vous rendre heureux. (Mettant leurs mains l'une dans l'autre.) Soyez unis! Soyez toujours bons et vous ne manquerez pas d'être heureux! C'est pour votre père que je vous ai parlé jusqu'à présent, maintenant c'est moi qui vous parle!

Toi, Louise, tu es ma fillieule (elle la baise) Il est juste que je te donne un habit de nôce et que je fasse la fête. Mais, pour vous, Guillot, je vous donne pour dot la maison qui touche à celle de votre beau père. Vous vous en êtes rendu digne par votre bonne conduite. (Tous deux veulent se mettre à genoux devant elle.) Levez-vous! tout de suite; ou bien je reprends ma donation.

Thibaut (qui d'abord regardoit avec plaisir, se gratte derrière les oreilles et secoue la tête)

Madame de Mirville. Eh bien, Thibaut? Trouvez-vous de quoi à redire?

Thibaut. Non, Madame! Mais ce n'étoit là certainement pas mon intention.

Madame de Mirville. Je connois trop bien mon compère Thibaut pour porter de lui un tel jugement. La maison et la nôce leur étoient destinées depuis long-tems. — Allez et remerciez votre père.

Louise (embrassant son père, pendant que Guillot lui serre la main). Mon tendre père!

Thibaut. N'est-ce pas, Louise! c'est un vrai plaisir pour les enfans quand les parens font leurs volontés.

Louise. Oui, mon cher père! Je suis aussi si contente que je sauterois de joie.

Thibaut. Sauter? — Voilà justement ce que je voulois! — Madame la Comtesse! Si vous le permettiez: elle et son promis ne dansent pas mal.

Madame de Mirville. Eh bien, mes enfans! faites en un essai!

Guillot et Louise dansent une allemande à la fin de laquelle ils vont se placer sur un genou devant Madame de Mirville. Thibaut est à côté d'elle et donne à connoître sa satisfaction paternelle.

Madame de Mirville (après la danse). Charmant! (elle les fait lever tout de suite) En général, mon cher Thibaut, je suis fort contente.

Thibaut. Vous prendrez en gré, Madame, les marques de reconnoissance de ces pauvres paysans et de leur maître d'école. Mais — (en confidence et joyeusement) ce n'est pas encore tout, le meilleur va suivre.

Madame de Mirville. Ce n'est pas encore tout. Qu'y aura-t-il encore de meilleur?

Thibaut. Oui, Madame! Quelque chose qui vous fera un plaisir infini; j'en suis sûr. J'en ai déjà eu beaucoup de joie. Approchez donc,

donc, bon Jean-Louis! (Jean-Louis approche.) Votre procédé plaira surement bien plus à Madame la Comtesse, que la plus grande pompe.

Madame de Mirville. Eh bien, mon cher Jean-Louis! Que voulez-vous?

Jean-Louis. M'acquitter d'une dette, Madame, tant bien que possible. — Bertrand! Approchez aussi!

Bertrand (sans approcher). Moi? Que voulez-vous de moi?

Jean-Louis. Vous l'apprendrez tout de suite. Approchez seulement!

Bertrand. A quoi bon: je ne veux plus rien savoir de vous.

Jean-Louis. Je l'espère pourtant.

Bertrand (d'un ton pleureur). Oui dà! La prairie que vous m'avez enlevée ne vous suffit-elle pas?

Jean-Louis. Approchez donc!

Bertrand (reste immobile les yeux fixés vers le ciel).

Thibaut (va vers lui). Ne soyez donc pas si têtu! Vous ne savez pas ce qu'il veut.

Bertrand. Je n'ai pás non plus envie de le savoir.

Madame de Mirville. Bertrand! Voulez-vous me chagriner aujourd'hui?

Bertrand (avançant promptement). Vous chagriner! Madame, non, Dieu m'en préserve! C'est ce que vous n'avez pas mérité envers moi. Sans vous, il y a long-tems que je serois ruiné. Car celui là — !

Jean-Louis. Je le sais bien, Bertrand! Vous ne pouvez pas me souffrir parceque j'ai gagné le procès.

Bertrand. Voyez donc! Vous prétenderiez encore que je vous aimasse, n'est-ce pas?

Jean-Louis. Eh bien! Si ce n'est pas pour cette raison. — Touchez là, Bertrand! Il ne faut pas laisser passer ce jour sans nous réconcilier!

Bertrand. Je le crois bien, maintenant que vous avez la prairie!

Jean-Louis. Votre main, vous dis-je! Je vous rendrai la prairie.

Bertrand. Oui! je sais bien ce que vous avez dit à Bastien. Vous voulez me la céder pour la moitié du prix. Mais les avocats et les juges ont avalé le peu d'argent qui me restoit encore.

Mad. de Mirville. Je vous en avancerai, Bertrand, et j'aurai patience avec vous. (Thibaut fait un signe de tête négatif.)

Bertrand. Non, Madame! non! Je suis déjà si profondément enfoncé dans vos dettes.

Jean-Louis. Je vous la rendrai pour rien.

Bertrand (stupéfait). Comment? Vous vous moquez de moi, Jean-Louis! Si c'étoit là votre idée, vous auriez bien épargné vos écus.

Jean-Louis. Vous avez bien raison en quelque sorte; mais voyez-vous bien, vous persistiez toujours sur votre demande en me bravant, et tout homme aime à prouver ses droits. Maintenant j'ai compassion de vous. Vous avez essuyé d'autres malheurs depuis, et moi — si j'étois mort à cette heure, je ne posséderois rien; et pour l'amour de Dieu et de Madame la Comtesse je vous cède aujourd'hui la prairie. (Thibaut se frotte les mains et regarde la Comtesse avec une mine triomphante.)

Bertrand (avec grande émotion). Jean-Louis!

Jean-Louis. Ne faites point de façons, et soyez à l'avenir mon ami!

Bertrand (lui donnant la main). Je n'en suis pas digne Jean-Louis! — La perte que je faisois me touchoit trop vivement; voilà pour-

quoi je vous ai injurié et calomnié partout. Vous ne l'ignorez pas, et pourtant —

Jean-Louis. Allons, voilà qui est fini! Car à vous dire la vérité, j'y suis un peu intéressé. Il faut que vous m'accordiez aussi quelque chose.

Bertrand. Tout ce que voudrez! Parlez, ai-je quelque chose qui puisse vous satisfaire?

Jean-Louis. Oui, mon cher Bertrand! Vous avez trop d'une chose qui me manque absolument.

Bertrand (étonné). Jean-Louis! Comment donc!

Jean-Louis. Vous n'en serez pas fâché, mon cher Thibaut! (en montrant sur son coeur) j'avois encore un conseiller — En un mot, Bertrand! Vous avez un fils et deux filles. Je n'ai qu'un fils qui s'ennuye à la maison d'être seul. Donnez moi une de vos filles; et nous aurons portion égale. (En prenant un enfant de la troupe.) Donnez-moi cette Louise! (Bertrand est saisi d'un sentiment muet.)

Thibaut. Pourquoi faut-il que je ne lui aies pas donné ce conseil! (se jettant au cou de Jean-Louis) Ah fripon! charmant fripon! — Je ne veux pas un sol d'écolage pour cet enfant.

Jean-Louis. Mais, ne diroit-on pas! — Trois enfans sont de trop pour lui, et graces à Dieu, je puis en nourrir encore un. Louise, en es-tu contente?

L'enfant. Pourquoi pas, si mon père y consent! J'aime beaucoup votre Lubin, et je pourrai dérechef jouer avec lui, ce que je n'ai pas osé depuis long-tems.

Jean-Louis. Et lorsque vous serez grands — qui sait? — Eh bien, Bertrand! Voulez-vous? (Bertrand reste toujours dans un étonnement muet.) Vous m'obligeriez infiniment; elle n'en reste pas moins votre enfant; mais je voudrois en être aussi le père. (Bertrand dans la plus grande agitation leve un moment les mains jointes vers le ciel et puis pousse l'enfant vers Jean Louis.) Recevez-en mes remercîmens, Bertrand! Vous me faites par là un plaisir sensible, comme vous le verrez dans l'instant. (S'adressant avec l'enfant à la Comtesse.) Madame! après Dieu, je vous dois la vie et la santé. Sans vous, dans ma dernière maladie, Jean-Louis ne seroit plus. Je voulois vous en témoigner ma reconnoissance, et je ne savois comment. Notre bon Thibaut me donna la première idée qui fit naître la seconde — (avec la plus grande émotion) Madame, cette

enfant est votre filleule, et je connois vos sentimens. Je ne saurois récompenser vos bienfaits; que cet enfant soit l'objet de ma reconnoissance — (il demeure interdit).

Madame de Mirville (se levant, fortement émue). Jean-Louis! mon cher Jean-Louis! Vous me récompensez richement! Voilà donc cette inimitié, la seule qui existoit encore dans ce village, la voilà donc terminée! Charlotte! — Bon Thibaut! Quel plaisir pur ne ressens-je pas! L'anniversaire d'une reine ne sauroit être célébré comme celui-ci! Car, qu'est-ce que ces grands préparatifs, les plus dispendieux, en comparaison de cet amour sincère que je vois dans tous les yeux; les flatteries des courtisans en comparaison d'un tel sacrifice? (En montrant Jean-Louis.) — Eh bien, mes enfans! — Voilà quelque chose pour vous tous; quelque chose — (jettant un regard triste sur le papier) qui me coute bien cher (en prenant le papier). Vous n'ignorez pas la perte que je viens de faire. — Mais, vous êtes tous de bonnes gens, vous seuls vous méritez toute mon attention, et d'ailleurs vous me regardez comme votre mère. Pour l'être encore davantage je vous déclare mes héritiers et je vous légue cette terre à

vous et à vos descendans. (Vive agitation entre la troupe.) Tranquille, mes enfans, point de remercîmens! je vous le défend. Mon autre terre tombera en partage à mes parens et elle leur suffira, car ils vivent d'ailleurs dans l'abondance. La seule chose que j'exige de vous est la continuation de votre bonne conduite, que vous viviez toujours dans la même union fraternelle et que vous soyez bienfaisants envers les malheureux. Tenez, Thibaut, je vous remets ce testament.

Le Lieut. (bas). Christophe! Je n'ai qu'à mendier maintenant.

Thibaut (tenant le testament dans la main). Mais — Très-honorée Comtesse! — Il me vient tout d'un coup une idée. — Il pourroit pourtant bien revenir encore.

Madame de Mirville. Qui?

Thibaut. Eh! Monsieur votre fils!

Madame de Mirville. Bon Thibaut! Quelle illusion!

Thibaut. Mais si sa mort n'étoit que supposée; s'il étoit prisonnier, et qu'on n'ait point de nouvelle de lui?

Madame de Mirville. Mon dieu! J'ai les nouvelles les plus positives qu'il est mort; je les ai du camp même.

Thibaut. Du camp! C'est justement la raison! J'en parlois tantôt à ces deux étrangers, et ils m'ont assuré qu'on ne pouvoit pas toujours se fier à ces nouvelles.

Madame de Mirville. A propos, d'où sont-ils, ces étrangers?

Thibaut. Je les ai rencontrés sur la colline et je les ai priés de nous suivre pour vous les présenter. Ils cherchent à entrer en service, et l'un d'eux auroit envie d'être secrétaire.

Madame de Mirville. Où sont-ils?

Le Lieut. (avançant avec Christophe). Nous voici, Madame, pour vous rendre nos très-humbles services!

Madame de Mirville. Vous cherchez de l'emploi? Qui êtes-vous donc, mes bonnes gens?

Thibaut. Madame, ce sont des comédiens qui voudroient embrasser un autre état.

Madame de Mirville (au Lieutenant). Et vos parens?

Thibaut (bas à Mad. de Mirville). Ne l'importunez pas par cette question! Je lui ai fait la même demande, mais il n'a pas daigné y répondre. Il aura peut-être le même sort que le petit garçon de notre village.

Mad. de Mirville (bas à Thibaut). Vous pouvez bien vous tromper. (au Lieutenant) Mon ami! — approchez! — Vous êtes peut-être de bonne famille et réduit par des circonstances — (Le Lieutenant fait une profonde inclination.) Peut-être que le besoin vous a forcé d'embrasser cette vocation, ou bien est-ce par un penchant particulier? —

Le Lieut. Non, Madame!

Madame de Mirville. Vous avez donc fait un mauvais choix. Cette vocation ne pouvoit faire honneur à votre état, et d'ailleurs c'est selon moi un pain incertain. Mais vous voulez abandonner ce métier.

Le Lieut. Vous pardonnerez, Madame! J'aurois dû tout de suite vous détromper. Je ne me suis montré que sur les scènes qui n'ont d'autres toit que le ciel; je ne jouai qu'un rôle dans les tragédies qui demandent la clarté bienfaisante du soleil; dans cette sorte de tragédies affreuses où l'on répand tant de sang innocent. En un mot, Madame! Je suis soldat, j'ai le grade de Lieutenant.

Christophe (à Thibaut). Et moi, je ne suis qu'un demi-soldat, j'ai le grade de domestique au service de Monsieur le Lieutenant.

Madame de Mirville. Mais —

Le Lieut. Vous vous étonnez de notre apparition en tems de guerre, et de notre triste figure. Mais, Madame! Nous venons de notre captivité. Les François nous avoient faits prisonniers de guerre.

Thibaut (avec le plus grand étonnement). Et vous échapâtes heureusement.

Le Lieut. On nous lâcha sur ma parole d'honneur de ne plus servir dans cette campagne. Aussitôt que je serai chez moi je demanderai mon congé. D'ailleurs je suis fils unique, et la meilleure et la plus digne des mères attend mon retour avec impatience.

Mad. de Mirville. Fils unique? Hélas! — Et où étiez vous campé, et dans quelle armée serviez-vous?

Le Lieut. Dans l'armée Prussienne, campée vers les environs de Trêves.

Mad. de Mirville. Vers les environs de Trêves? Ciel! c'est là où étoit campé aussi mon fils malheureux. Aussi un fils unique.

Le Lieut. Vous le croyez mort à ce que j'entends.

Mad. de Mirville. Hélas! je n'ose pas douter de la vérité de sa mort.

Le Lieut. Et moi, Madame, j'en doute

encore beaucoup. Il peut si aisément se trouver des erreurs.

Thibaut. L'auriez-vous connu, peut-être, notre cher porte-enseigne, Monsieur de Mirville.

Mad. de Mirville (avec empressement). L'auriez-vous connu?

Le Lieut. J'en ai connu deux du même nom qui étoient à l'armée; l'un d'eux ne m'étoit connu que de vue, et il se peut que celui-là ait été tué. Mais l'autre étoit mon ami le plus intime; cependant il faut que je vous avoue, jamais je ne me suis informé auprès de lui de sa famille. Ce Monsieur de Mirville seroit-il votre fils. — Mais permettez, Madame, que je vous fasse une question! Ne savez-vous pas s'il avoit une marque, une cicatrice à l'avant-bras?

Mad. de Mirville (joyeusement). A l'avant-bras droit! Oui Monsieur.

Le Lieut. Eh bien, je peux vous assurer qu'il est encore en vie.

Mad. de Mirv. Est-ce bien sûr, Monsieur?

Le Lieut. Oui, Madame! et il ne tardera pas de se rendre bientôt dans vos bras. Nous avons eu tout-à-fait le même sort. Nous fû-

mes faits prisonniers et élargis en même tems, nous avons fait la même route. Je me suis acquitté de la commission dont il m'avoit chargé en vous l'annonçant. Peut-il maintenant paroître lui-même sans vous effrayer?

Mad. de Mirville. Déjà ici? Où? Où? (tendant la main vers Christophe) Pourtant pas —

Le Lieut. (tendrement ému, la prenant par la main). Il est loin d'ici depuis sa huitième année. Vous ne le connoîtriez peut-être pas s'il vous prenoit par la main?

Mad. de Mirville. Ciel! Seroit-il possible? Vous? Toi? (Le Lieutenant relève la manche et montre sa cicatrice.) Henri! O mon Henri!

Le Lieut. O ma mère!

Thibaut. Dieu soit loué; mes amis c'est lui-même, c'est Monsieur notre porte-enseigne, aussi vrai que Dieu me soit en aide!

Un murmure confus de joie de la part de la troupe; tous s'empressent autour du Lieutenant, lui tendent la main, et expriment leur joie de différente manière.

Thibaut. Permettez-moi donc aussi d'y prendre part! (il veut baiser la main au Lieutenant)

Le Lieut. Non, père Thibaut! Embrassons-nous! — Je vous salue tous-ensemble

bien cordialement, mes bonnes gens! Nous ferons bientôt connoissance de plus près.

Thibaut (en montrant le testament à la troupe). Mes enfans! Ce testament n'a plus de validité. Qui d'entre vous le regrette?

Un paysan. Un monstre qui l'oseroit; personne de nous!

Quelques autres. Non! personne de nous! (ils l'arrachent des mains de Thibaut et le déchirent en morceaux.)

Thibaut. Que faites-vous là, mes amis? Vous déchirez un monument si précieux! Il n'avoit plus aucune validité, mais nous aurions dû le conserver en l'honneur de notre bonne dame.

Un des paysans. Vous avez raison! Nous n'y avons pas pensé de joie.

Le second paysan. Eh bien, Monsieur Thibaut, nous en conserverons les morceaux.

Thibaut. Oui, c'est ce que nous ferons (il les ramasse). Quelle belle relique! C'est pour ainsi dire le bon coeur de notre bienfaisante Comtesse!

Le Lieut. Vous perdez à la vérité cet héritage, mes bonnes gens. Mais en revanche vous hériterez, s'il plait à Dieu un fils de ma

mère, qui marchera sur ses traces, qui continuera envers vous les mêmes sentimens. Comme elle est mère de vous et de vos enfans, je serai un jour le père de vos enfans et de vos petits-enfans. Je vous le promets ici solemnellement aux pieds de cette excellente mère.

Mad. de Mirville (l'embrassant). Voilà les sentimens que je désirois trouver en mon fils!

Thibaut (faisant avancer les enfans autour du Lieutenant). Entendez-vous, mes enfans? Il veut être votre père! Baisez lui la main! — Mais ne suis-je pas bien agréablement attrapé? Je croyois faire un secrétaire de ce Monsieur en surtout, et le voilà devenu fils légitime de notre bonne Dame!

Christophé (à part). Je ne puis y tenir plus long-tems. Voici aussi encore un fils légitime.

Thibaut. Dieu soit loué et béni! Quel beau dénouement! Dommage que ce ne soit pas de mon invention! Comme vous m'avez supplanté, moi pauvre maître d'école!

Le Lieut. Vous n'en serez pas fâché, mon ami Thibaut! Il faudroit bien que je consentisse à me voir supplanté à mon tour par votre Christophe, s'il arrivoit maintenant.

Thibaut. Mon Christophe! Hélas! (il s'attriste.)

Le Lieut. Pardonnez, Thibaut! Je n'aurois pas dû le nommer.

Thibaut. Ah! mon cher Lieutenant! Pourquoi me renouveller mes chagrins? Je n'y aurois repensé que trop tôt. Maintenant je ne saurois plus tant me réjouir. J'aimerois bien aussi le r'avoir. (s'essuye les yeux.)

Mad. de Mirville. Mon cher Henri! Le bon vieillard est attendri jusqu'aux larmes.

Thibaut. Pardonnez, Madame! (en montrant sur son coeur.) Cela me serre ici tout d'un coup. Cet aspect là — le coeur maternel et le coeur paternel ont les mêmes sensations.

Mad. de Mirville. Ne perdez pas tout espoir, Thibaut! Votre sort peut changer comme le mien.

Le Lieut. Et cela plutôt que vous ne croyez, mon cher Thibaut! Qu'en pensez-vous, si en attendant vous acceptiez pour fils celui-là? Il se nomme aussi Christophe, et il ne s'y opposera pas, puisque vous ressemblez tant à son père.

Christophe (attendri) Voudriez-vous bien m'avoir, père Thibaut?

Thibaut. Comment? Il pleure? Ce ne seroit pourtant pas — (il regarde tantôt Christophe, tantôt le Lieutenant).

Louise. Mon père! C'est assurement mon frère Christophe lui-même.

Un paysan. Ne balancez pas, Monsieur Thibaut! C'est lui-même. —

Thibaut (prend Christophe par la main et le regarde fixement).

Christophe. Vous trouvez que j'ai beaucoup changé depuis ma onzième année?

Thibaut. Coquin! — Non!

Christophe. Ma mère étoit la fille du vieux Mathurin.

Thibaut. Christophe! Christophe! Toi-même? Te revoilà aussi? Oh le coquin! le vagabond! Fils bien-aimé! (en se retournant) Excusez, Madame! — Jamais je ne l'aurois imaginé! Serre ferme, mon fils! bien ferme!

Louise. Eh bien, mon père! Voulez-vous donc le garder pour vous seul? Permettez-moi donc aussi de l'embrasser.

Thibaut. Tiens, prens-le! mais ne le garde pas trop long-tems! (Pendant que Louise et Christophe s'embrassent, et que les paysans s'empressent autour d'eux.) Chere et respectueuse Comtesse! Vous me

me pardonnerez mon indiscrétion; j'agis contre le respect que je vous dois; mais je ne saurois retenir mes transports.

Mad. de Mirville. Ne vous gênez pas, mon compère. Le coeur maternel sait apprécier ce que vous sentez, et nous nous réjouissons réciproquement d'un bonheur commun à tous deux.

Thibaut (lui serrant familièrement la main). C'est à quoi nous n'avons pas rêvé la nuit passée.

Mad. de Mirville. Non! effectivement pas!

Le Lieut. Mais moi et votre Christophe, nous y avons rêvé plusieurs nuits de suite.

Thibaut. Oui, bien vous! Ah, mon cher Monsieur le Lieutenant! A présent je vous aime encore une fois davantage (en s'interrompant). Allons! place, mes enfans! place! Je suis jaloux aujourd'hui; au premier jour je vous régalerai d'un tonneau de bierre, pour vous réjouir avec moi! (prenant Christophe par les deux mains) Te revoilà donc effectivement, mon Christophe?

Christophe. Oui, mon cher père, me revoilà, dans le dessein de travailler pour vous, de vous soigner dans votre vieillesse. Pardonnez-moi de vous avoir causé du chagrin!

Thibaut. Tu m'en as causé beaucoup —

méchant enfant! (il le baise) Vagabond! (il le baise) Vaurien! (il le baise encore et puis se retourne:) Excusez, Madame!

Christophe. Que faites-vous, mon père! Tantôt vous ne vouliez pas que j'insultasse Christophe, et maintenant vous l'insultez vous-même.

Thibaut. C'est de joie, mon garçon! tu le vois bien!

Christophe. J'aime aussi à vous entendre: insultez toujours, tant qu'il vous plaira!

Thibaut. Oh le beau jour de naissance! le bienheureux jour! Puissions-nous le célébrer encore bien des années! Mais il est tems, mes amis, de laisser notre bonne Dame s'entretenir seule et en paix avec Monsieur son fils.

Mad. de Mirville. Il y a des rafraichissemens préparés pour vous, allez en jouir! Moi et mon fils nous ne tarderons pas à vous suivre.

Thibaut. Eh bien! Allons, que les fanfares des timballes et des trompettes se fassent entendre aujourd'hui! Courage, mes amis! Vive notre bonne maîtresse et son fils!

Tous (élevant leurs chapeaux en l'air). Qu'ils vivent! Qu'ils vivent!

Fin de la pastorale.

Dieu couronne la vertu.

Un barque légère
Conduisoit fils et père
Vers le bord d'un ruisseau.
Le tems étoit tranquille,
De loin on vit la ville
Et tout proche un hameau.
Mon fils, disoit le père,
Si toujours tu veux plaire
A l'Etre tout-puissant;
Sois vertueux et sage
Et un sort sans nuage
Jusqu'au tombeau t'attend.
Vois, contemple cette onde.
Et tel est dans le monde
Un homme vertueux.
Son coeur plein d'innocence
Adore la clémence
Et la bonté des cieux.
Au bout de sa carrière

En faisant sa prière
Il joint ses mains et meurt.
Alors l'Etre suprême
Vient couronner lui-même
Sa vertu, sa candeur.

Malheur à celui qui ne met point de bornes à ses désirs.

Dans un vallon délicieux
Loin des pédans et de toute contrainte,
Un jeune enfant se promenoit sans crainte.
Là mille fleurs charmoient ses yeux.
Il s'amusoit à cueillir les plus belles;
Il assortissoit leurs couleurs.
Mais, mon enfant, sachez que sous ces fleurs
Se cachent des bêtes cruelles,
Lui dit un bon vieux laboureur:
Moi, j'ai vu des serpens sous ces herbes fleuries.
A cet avis saisi de peur,
Il jette là celles qu'il a cueillies.
Bientôt après rencontrant sous ses pas
Un gazon tout couvert de fraiches violettes,

Il y porte la main. L'imprudent ne voit pas
Un aspic, qui le mord et le mène au trépas.

* * *

Jeunes gens, tous les jours voilà ce que vous faites ;
Malgré tous les conseils contentant vos désirs,
Vous trouvez votre perte en cherchant les plaisirs.

Le vrai sage est compâtissant.

Poursuivi par un épervier
Un moineau tout tremblant vint se réfugier
Sur les genoux de Xénocrate.
Le tendre Philosophe, étendant son manteau,
En couvre le petit oiseau
Puis dans son sein le rechauffe et le flatte . . . .
Hélas! dit-il, on en veut à ses jours;
Il est foible, innocent . . . je lui dois mon secours.

Une vie innocente est préférable à toutes les grandeurs du monde.

Dans une verte campagne,
Et non loin de Briançon

Est, au pied d'une montagne,
Un solitaire vallon!
Quelques frais bouquets de hêtre,
Arrosés par des torrens,
Forment de ce lieu champêtre
Les uniques ornemens.

La voiture de Fonrose,
Un soir, dans ce lieu rompit;
A la Marquise il propose
D'y rester pendant la nuit;
En parcourant la coline,
Pour chercher quelques pasteurs,
Les sons d'une voix divine
Viennent émouvoir leurs coeurs.

Hélas! disoit la bergère,
Que ce spectacle est touchant,
De quelle douce lumière
Brille le soleil couchant!
Ainsi mon ame épuisée
Un jour rajeunira donc.
Ah, que la mort est aisée;
Mais que le terme en est long.

Nonchalamment inclinée,
Adélaïde marchoit,
Elégamment dessinée
Sa taille souple plioit.
Ainsi la tige flexible,
D'un cédre agité du vent,
D'un mouvement insensible
Céde au Zéphir mollement.

Belle enfant, dit la Marquise,
En l'abordant d'un air doux,
Pardonnez notre surprise,
Ah, ne craignez rien de nous:
Quel malheur, fille parfaite,
Vous fixa dans ces déserts?
Vous qui seriez si bien faite
Pour embellir l'Univers.

Je ne suis qu'une bergère,
Répond-elle, en rougissant,
Mon état a de quoi plaire,
Lorsqu'on a le coeur content;
Je sers en ce lieu, Madame,
Chez un honnête berger,

Dont la vertueuse femme
Prend soin de me soulager,

Voulez-vous voir l'innocence,
La modeste propreté,
Tous ces biens que l'opulence
A nommés la pauvreté?
Venez sous leur toit rustique,
Vous y verrez des heureux;
Un lambris plus magnifique
Peut couvrir des malheureux.

Arrivés au simple gîte,
Les bonnes gens empressés
Du Marquis et de sa suite,
Ne sont point embarrassés:
Le peu que le ciel nous donne,
Lui disent-ils, est à vous,
Monseigneur, ici personne,
De richesses n'est jaloux.

Nous vous offrons, pour breuvage,
L'eau qui du rocher jaillit,
Pour mets, des fruits, du laitage,

La paille fraiche pour lit;
Ici dans un ciel tranquille,
Le soleil, chaque matin,
Pour embellir cet azile,
Se leve pur et serein.

La charmante Adélaïde
Rentre, un panier sur le bras;
Sa rougeur, son air timide,
Ont redoublés ses appas;
Par ses soins, la table ornée
De fleurs, de fruits délicats,
A la Marquise étonnée
Offre un champêtre repas.

Est-ce donc là votre fille?
Demande-t-elle au pasteur.
Non, j'ignore sa famille,
C'est la fille de mon coeur.
Sous cet appareil modeste,
Chez nous elle vînt s'offrir,
Et cette fille céleste,
Malgré nous, veut nous servir.

Le matin avant l'aurore,
Tandis que près du bercail
Ses moutons paissent encore,
Elle vaque à son travail;
Souvent à l'osier docile
Le jonc flexible elle unit;
Pour elle tout est facile,
Sous ses doigts tout s'embellit.

Cette aventure intéresse
Les sensibles voyageurs:
Cette fille enchanteresse
Avoit prévenu leurs coeurs.
Aux bonnes gens ils proposent
De l'emmener avec eux.
Les tristes villageois n'osent
La refuser à leurs voeux.

Non, le ciel, dit cette belle,
En ce lieu fixa mon sort,
A ses volontés fidèle,
Ici j'attendrai la mort;
Mais quoiqu'à jamais mon ame,
Soit insensible au plaisir,

Je conserverai, Madame
De vous un doux souvenir.

Les voyageurs se regardent,
Et respectant ses secrets,
De leur départ qu'ils retardent,
Lentement font les apprêts.
De retour en leur patrie
Ils vantent à chaque instant,
La merveille d'Italie
Du ciel le plus beau présent.

Fable.

Le rat de ville et le rat des champs.

Autrefois le rat de ville
Invita le rat des champs,
D'une façon fort civile,
A des reliefs *) d'Ortolans,

*) Des restes.

Sur un tapis de Turquie
Le couvert se trouva mis.
Je laisse à penser la vie
Que firent ces deux amis.

Le régal fut fort honnête;
Rien ne manquoit au festin;
Mais quelqu'un troubla la fête
Pendant qu'ils étoient en train.

A la porte de la salle
Ils entendirent du bruit;
Le rat de ville détale,
Son camarade le suit.

Le bruit cesse, on se retire
Rats en campagne aussitôt
Et le citadin de dire:
Achevons tout notre rôt.

C'est assez, dit le rustique;
Demain vous viendrez chez moi;
Ce n'est pas que je me pique
De tous vos festins de Roi:

Mais rien ne vient m'interrompre;
Je mange tout à loisir:
Adieu donc, fi du plaisir
Que la crainte peut corrompre.

Allégorie.

(*L'auteur de ces vers, Madame Deshoulières, sous l'image d'une Bergère qui parle à ses brebis, rend compte à ses enfans de tout ce qu'elle a fait pour eux, et se plaint tendrement des rigueurs de la fortune.*)

Dans ces près fleuris
Qu'arrose la Seine,
Cherchez qui vous mène,
Mes chères brebis.
J'ai fait, pour vous rendre
Le destin plus doux,

Ce qu'on peut attendre
D'une amitié tendre;
Mais son long courroux
Détruit, empoisonne
Tous mes soins pour vous,
Et vous abandonne

Aux fureurs des loups.
Seriez-vous leur proie
Aimable troupeau!
Vous de ce hameau
L'honneur et la joie;
Vous, qui gras et beau,

Me donniez sans cesse
Sur l'herbette épaisse
Un plaisir nouveau.
Que je vous regrette!
Mais il faut céder,
Sans chien, sans houlette,

Puis-je vous garder?
L'injuste fortune
Me les a ravis.
En vain j'importune
Le ciel par mes cris;
Il rit de mes craintes,

Et sourd à mes plaintes,
Houlette ni chien,
Il ne me rend rien.

Puissiez-vous contentes
Et sans mon secours
Passer d'heureux jours,

Brebis innocentes,
Brebis, mes amours!
Que Pan vous défende:
Hélas! il le sait,
Je ne lui demande
Que ce seul bienfait.

Oui, brebis chéries,
Qu'avec tant de soin
J'ai toujours nourries,
Je prens à témoin
Ces bois, ces prairies,
Que si les faveurs

Du Dieu des pasteurs
Vous gardent d'outrages,
Et vous font avoir,
Du matin au soir,
De gras paturages,
J'en conserverai

Tant que je vivrai
La douce mémoire;
Et que mes chansons
En mille façons
Porteront sa gloire,
Du rivage heureux

Où vif et pompeux,
L'astre qui mesure
Les nuits et les jours,
Commençant son cours,
Rend à la Nature
Toute sa parure;

Jusqu'en ces climats
Où, sans doute las
D'éclairer le monde,
Il va chez Thétis,
Rallumer dans l'onde
Ses feux amortis.

O d e.

Tirée du Pseaume XVIII.

Mouvemens d'une Ame qui s'éleve à la connoissance de Dieu par la contemplation de ses Ouvrages.

Les cieux instruisent la Terre
A révérer leur Auteur.
Tout ce que leur globe enserre,
Célèbre un Dieu Créateur.
Quel plus sublime cantique,
Que ce concert magnifique,
De tous les célestes corps!
Quelle grandeur infinie!
Quelle divine harmonie,
Résulte de leurs accords!

De sa puissance immortelle,
Tout parle, tout nous instruit.
Le jour au jour la révele,
La nuit l'annonce à la nuit.
Ce grand et superbe ouvrage,
N'est point pour l'homme un langage

Obscur et mystérieux.
Son admirable structure,
Est la voix de la nature,
Qui se fait entendre aux yeux.

Dans une éclatante voute,
Il a placé de ses mains,
Ce soleil, qui dans sa route,
Eclaire tous les humains.
Environné de lumière,
Cet Astre ouvre sa carrière,
Comme un époux glorieux,
Qui dès l'aube matinale,
De sa couche nuptiale,
Sort brillant et radieux.

L'univers à sa présence,
Semble sortir du néant.
Il prend sa course et s'avance,
Comme un superbe géant.
Bientôt sa marche féconde,
Embrasse le tour du monde,
Dans le cercle qu'il décrit;
Et par sa chaleur puissante,

La nature languissante,
Se ranime et se nourrit.

O que tes oeuvres sont belles,
Grand Dieu, quels sont tes bienfaits!
Que ceux qui te sont fidèles,
Sous ton joug trouvent d'attraits!
Ta crainte inspire la joie;
Elle assure notre voie;
Elle nous rend triomphans.
Elle éclaire la jeunesse,
Et fait briller la sagesse,
Dans les plus foibles enfans.

Soutien ma foi chancelante,
Dieu puissant, inspire moi
Cette crainte vigilante,
Qui fait pratiquer ta loi.
Loi sainte, loi désirable,
Ta richesse est préférable,
A la richesse de l'or;
Et ta douceur est pareille,
Au miel dont la jeune abeille,
Compose son cher trésor.

Mais sans tes clartés sacrées,
Qui peut connoître, Seigneur,
Les foiblesses égarées,
Dans les replis de son coeur?
Prête-moi tes feux propices,
Viens m'aider à fuir les vices,
Qui s'attachent à mes pas.
Viens consumer par ta flâme
Ceux que je vois dans mon ame,
Et ceux que je n'y vois pas.

Si de leur triste esclavage,
Tu viens dégager mes sens,
Si tu détruis leur ouvrage,
Mes jours seront innocens.
J'irai puiser sur ta trace,
Dans les sources de ta grace;
Et de ses eaux abreuvé,
Ma gloire fera connoître,
Que le Dieu qui m'a fait naître,
Est le Dieu qui m'a sauvé!

Le mérite tranquille est toujours oublié.

Fable.

La pie et le pinçon.

Margot *) la pie étoit dans une cage,
A côté d'un jeune pinçon.
Celui-ci tous les jours répétoit sa chanson:
On se plaisoit à son ramage.
Margot de son maudit jargon,
Etourdissoit les gens de la maison.
Dès le matin la **) Peronelle,
Commençoit son sabat ***), crioit: à déjeuner!
Et ne cessoit d'importuner.
Pour avoir la paix avec elle,
Il falloit la soûler ****). Notre Musicien
Chantoit, et ne demandoit rien.
Chacun disoit; vraiment il chante bien:
Mais ce chantre agréable,
Dans son petit garde-manger,

---

*) Margot, diminutif de Marguerite.

**) Peronelle, veut dire babillarde.

***) Bruit importun.

****) Donner assez à manger, remplir la panse.

N'avoit souvent rien à gruger *),
On oublioit l'oisillon misérable.
Pas un seul grain de mil: si bien qu'un beau matin,
Le maître négligent le trouva mort de faim.

* * *

Sans cesse l'importun demande, sollicite,
On le trouve partout, et l'on n'entend que lui.
C'est ainsi qu'on obtient les faveurs aujourd'hui;
Et l'on va rarement au devant du mérite.

Invitation aux créatures à louer leur Créateur.

Bénissez le Seigneur suprême,
Petits oiseaux dans vos forêts:
Dites sous ces ombrages frais,
Dieu mérite qu'on l'aime.

Doux Rossignols, dites de même,
Ou tous ensemble, ou tour à tour;
Et que les échos d'alentour
Vous répondent: qu'on l'aime.

---

*) Manger.

Triste et plaintive tourterelle,
Bénissez Dieu, rien n'est si doux:
Je devrois plus gémir que vous,
Mais je suis moins fidèle.

Paissez, moutons, en assurance
Et bénissez le bon pasteur:
Voit-il en moi votre douceur?
Ah, quelle différence!

Dans ces beaux lieux tout est fertile,
J'y vois des fruits, j'y vois des fleurs;
Je le dis en versant des pleurs,
Je suis l'arbre stérile.

Charmantes fleurs que l'on voit naître,
Et mourir dans un même jour,
Hélas! je mourrai à mon tour,
Plutôt que vous, peut-être.

Je vois briller l'aimable étoile
Qui luit le matin et le soir,
Mon Dieu, quand vous pourrai-je voir,
Face à face, sans voile?

Que le soleil et que l'Aurore,
Les campagnes et les moutons,
Les rivières et les poissons,
Qu'enfin tout vous adore!

Tonnere, éclairs, bruyante foudre,
Marquez son pouvoir, sa grandeur,
Dieu peut confondre le pécheur
Et le réduire en poudre.

Comme le Cerf court aux fontaines,
Pressé de soif et de chaleur,
Ainsi je cours à vous, Seigneur,
Adoucissez mes peines.

O Seigneur Dieu, en qui j'espère,
Soyez toujours mon protecteur:
Je suis un ingrat, un pécheur,
Mais vous êtes mon père.

Fables.

Les deux Voyageurs.

Le compère Thomas et son ami Lubin
Alloient à pied tous deux à la ville prochaine.
Thomas trouve sur son chemin
Une bourse de louis pleine;
Il l'empoche aussitôt. Lubin, d'un air content,
Lui dit: Pour nous la bonne aubaine!
Non, répond Thomas froidement,
Pour nous, n'est pas bien dit; pour moi, c'est différent.
Lubin ne souffle plus: mais, en quittant la plaine,
Ils trouvent des voleurs cachés au bois voisin.
Thomas tremblant, et non sans cause,
Dit: Nous sommes perdus! Non, lui répond Lubin,
Nous, n'est pas le vrai mot; mais toi, c'est autre chose.
Cela dit, il s'échappe à travers les taillis.
Immobile de peur, Thomas est bientôt pris,

Il tire la bourse et la donne.
Qui ne songe qu'à soi quand sa fortune est bonne
Dans le malheur n'a point d'amis.

La Coquette et l'Abeille.

Chloé, jeune, jolie, et surtout fort coquette,
Tous les matins, en se levant,
Se mettoit au travail, j'entends à sa toilette;
Et là, souriant, minaudant,
Elle disoit à son cher confident
Les peines, les plaisirs, les projets de son ame.
Une abeille étourdie arrive en bourdonnant.
Au secours! au secours; crie aussitôt la dame.
Venez, Lise, Marton, accourez promptement,
Chassez ce monstre ailé. Le monstre insolemment
Aux lèvres de Chloé se pose.
Chloé s'évanouit, et Marton en fureur
Saisit l'abeille, et se dispose
A l'écraser. Hélas! lui dit avec douceur
L'insecte malheureux, pardonnez mon erreur;
La bouche de Chloé me sembloit une rose,

Et j'ai cru . . . Ce seul mot à Chloé rend ses sens;
Faisons grâce, dit-elle, à son aveu sincère;
D'ailleurs sa piqûre est légère;
Depuis qu'elle te parle, à peine je la sens.
Que ne fait-on passer avec un peu d'encens!

La Mort.

La Mort, reine du monde, assembla, certain jour,
Dans les enfers toute sa cour.
Elle vouloit choisir un bon premier-ministre,
Qui rendit ses états encor plus florissans.
Pour remplir cet emploi sinistre,
Du fond du noir tartare avancent à pas lents
La Fièvre, la Goutte et la Guerre.
C'étoient trois sujets excellens;
Tout l'enfer et toute la terre
Rendoient justice à leurs talens.
La Mort leur fit accueil. La Peste vint ensuite:
On ne pouvoit nier qu'elle n'eût du mérite,
Nul n'osoit lui rien disputer;
Lorsque d'un Médecin arriva la visite,

Et l'on ne sut alors qui devoit l'emporter.
La Mort même étoit en balance:
Mais les Vices étant venus,
Dès ce moment la Mort n'hésita plus,
Elle choisit l'Intempérance.

Le jeune Homme et le Vieillard.

De grâce, apprenez-moi comment l'on fait fortune?
Demandoit à son père un jeune ambitieux.
Il est, dit le vieillard, un chemin glorieux,
C'est de se rendre utile à la cause commune,
De prodiguer ses jours, ses veilles, ses talens,
Au service de la patrie.
— Oh! trop pénible est cette vie,
Je veux des moyens moins brillans.
— Il en est de plus sûrs; l'intrigue.
. . . — Elle est trop vile;
Sans vice et sans travail je voudrois m'enrichir.
— Eh bien! sois un simple imbécille,
J'en ai vu beaucoup réussir.

Le Rossignol et le Prince.

Un jeune Prince avec son gouverneur,
Se promenoit dans un bocage,
Et s'ennuyoit, suivant l'usage;
C'est le profit de la grandeur.
Un rossignol chantoit sous le feuillage:
Le prince l'apperçoit, et le trouve charmant;
Et comme il étoit prince, il veut dans le moment
L'attraper et le mettre en cage.
Mais pour le prendre il fait du bruit,
Et l'oiseau fuit.
Pourquoi donc, dit alors son altesse en colère,
Le plus aimable des oiseaux
Se tient-il dans les bois, farouche et solitaire,
Tandis que mon palais est rempli de moineaux?
C'est, lui dit le Mentor, afin de vous instruire
De ce qu'un jour vous devez éprouver:
Les sots savent tous se produire;
Le mérite se cache, il faut l'aller trouver.

Les deux Chauves.

Un jour deux chauves dans un coin
Virent briller certain morceau d'ivoire:
Chacun d'eux veut l'avoir; dispute et coup de poing!
Le vainqueur y perdit, comme vous pouvez croire,
Le peu de cheveux gris qui lui restaient encor
Un peigne était le beau trésor
Qu'il eut pour prix de sa victoire.

Pandore.

Quand Pandore eut reçu la vie,
Chaque dieu de ses dons s'empressa de l'orner.
Vénus, malgré sa jalousie,
Détacha sa ceinture, et vint la lui donner.
Jupiter, admirant cette jeune merveille,
Craignoit pour les humains ses attraits enchanteurs.
Vénus rit de sa crainte, et lui dit à l'oreille:
Elle blessera bien des coeurs;
Mais j'ai caché dans ma ceinture

Les caprices pour affoiblir
Le mal que fera sa blessure,
Et les faveurs pour en guérir.

La Chenille.

Un jour, causant entre eux différens animaux
Louoient beaucoup le ver-à-soie:
Quel talent, disoient-ils, cet insecte déploie
En composant ces fils si doux, si fins, si beaux,
Qui de l'homme font la richesse!
Tous vantoient son travail, exaltoient son adresse;
Une chenille seule y trouvoit des défauts,
Aux animaux surpris en faisoit la critique,
Disoit des mais, et puis des si.
Un renard s'écria: Messieurs cela s'explique;
C'est que madame file aussi.

Hercule dans le ciel.

Lorsque le fils d'Alcmène, après ses longs travaux,
Fut reçu dans le ciel, tous les dieux s'empressèrent

De venir au devant de ce fameux héros.
Mars, Minerve, Vénus tendrement l'embrassèrent;
Junon même lui fit un accueil assez doux.
Hercule transporté les remercioit tous;
Quand Plutus, qui vouloit être aussi de la fête,
Vint d'un air insolent lui présenter la main.
Le héros irrité passe en tournant la tête.
Mon fils, lui dit alors Jupin,
Que t'a donc fait ce dieu? D'où vient que la colère,
A son aspect, trouble tes sens?
— C'est que je le connois, mon père;
Et presque toujours, sur la terre,
Je l'ai vu l'ami des méchans.

La Mort et le Malheureux.

Un Malheureux appelloit tous les jours
La Mort à son secours.
O Mort, lui disoit-il, que tu me sembles belle!
Viens vîte, viens finir ma fortune cruelle.
La Mort crut, en venant, l'obliger en effet.
Elle frappe à sa porte, elle entre, elle se montre,
Que

Que vois-je! cria-t-il, ôtez-moi cet objet;
Qu'il est hideux! que sa rencontre
Me cause d'horreur et d'effroi!
N'approche pas, ô Mort; ô Mort, retire-toi.
Mécénas fut un galant homme:
Il a dit quelque part: Qu'on me rende impotent,
Cul de jatte, goutteux, manchot, pourvu qu'en somme
Je vive, c'est assez, je suis plus que content.
Ne viens jamais, ô Mort, on t'en dit tout autant.

Le Coq et la Perle.

Un jour un Coq détourna
Une Perle qu'il donna
Au beau premier lapidaire.
Je la crois fine, dit-il;
Mais le moindre grain de mil
Seroit bien mieux mon affaire.
Un ignorant hérita
D'un manuscrit qu'il porta
Chez son voisin le libraire.

Je crois, dit-il, qu'il est bon:
Mais le moindre ducaton
Seroit bien mieux mon affaire.

L'Oiseau blessé d'une flèche.

Mortellement atteint d'une flèche empennée.
Un Oiseau déploroit sa triste destinée;
Et disoit, en souffrant un surcroit de douleur:
Faut-il contribuer à son propre malheur?
Cruels humains, vous tirez de nos ailes
De quoi faire voler ces machines mortelles.
Mais ne vous moquez point, engeance sans pitié.
Souvent il vous arrive un sort comme le nôtre.
Des enfans de Japet toujours une moitié
Fournira des armes à l'autre.

Le Pot de terre et le Pot de fer.

Le Pot de fer proposa
Au Pot de terre un voyage
Celui-ci s'en excusa,
Disant qu'il seroit plus sage
De garder le coin du feu:

Car il lui falloit si peu,
Si peu, que la moindre chose
De son débris seroit cause:
Il n'en reviendroit morceau.
Pour vous, dit-il, dont la peau
Est plus dure que la mienne,
Je ne vois rien qui vous tienne.
Nous vous mettrons à couvert,
Repartit le Pot de fer:
Si quelque matière dure
Vous menace d'aventure,
Entre deux je passerai,
Et du coup vous sauverai.
Cette offre le persuade.
Pot de fer son camarade
Se met droit à ses côtes.
Mes gens s'en vont à trois pieds
Clopin, clopan comme ils peuvent,
L'un contre l'autre jetés
Au moindre hoquet qu'ils treuvent.
Le Pot de terre en souffre: il n'eut pas fait cent pas,
Que par son compagnon il fut mis en éclats,
Sans qu'il eût lieu de se plaindre.

Ne nous associons qu'avecque nos égaux,
Ou bien il nous faudra craindre
Le destin d'un de ces pots.

Les Oreilles du Lièvre.

Un animal cornu blessa de quelques coups
Le Lion qui plein de courroux,
Pour ne plus tomber en la peine,
Bannit des lieux de son domaine
Toute bête portant des cornes à son front.
Chèvres, beliers, taureaux aussitôt délogèrent;
Daims et cerfs de climat changèrent:
Chacun à s'en aller fut prompt.
Un Lièvre appercevant l'ombre de ses oreilles,
Craignit que quelque inquisiteur
N'allât interpréter à cornes leur longueur,
Ne les soutînt en tout à des cornes pareilles.
Adieu, voisin Grillon, dit-il, je pars d'ici:
Mes oreilles enfin seroient cornes aussi:
Et quand je les aurois plus courtes qu'une autruche,
Je craindrois même encor. Le Grillon repartit:
Cornes cela! vous me prenez pour cruche?

Ce sont oreilles que Dieu fit.
On les fera passer pour cornes,
Dit l'animal craintif, et cornes de licornes.
J'aurai beau protester: mon dire et mes raisons
Iront aux petites maisons.

Le Renard qui a la queue coupée.

Un vieux Renard, mais des plus fins,
Grand croqueur de poulets, grand preneur de lapins,
Sentant son Renard d'une lieue,
Fut enfin au piège attrapé.
Par grand hasard en étant échappé,
Non pas franc, car pour gage il y laissa sa queue,
S'étant, dis-je, sauvé, sans queue et tout honteux,
Pour avoir des pareils (comme il étoit habile),
Un jour que les Renards tenoient conseil entr'eux,
Que faisons-nous, dit-il, de ce poids inutile,
Et qui va balayant tous les sentiers fangeux?
Que nous sert cette queue? il faut qu'on se la coupe.

Si l'on me croit chacun s'y résoudra.
Votre avis est fort bon, dit quelqu'un de la troupe;
Mais tournez-vous, de grâce, et l'on vous répondra.
A ces mots il se fit une telle huée,
Que le pauvre écourté ne put être entendu.
Prétendre ôter la queue eût été tems perdu:
La mode en fut continuée.

Noten.

1.

Un taon, eine Bremse.
bourdonner, summen.
lent, langsam.
contraint, gezwungen.
à quoi bon, zu was nützt.
l'exactitude, die Genauigkeit.
la propreté, die Reinlichkeit.
la précision, die Pünktlichkeit.
l'inexactitude, die Unordnung.
la confusion, die Verwirrung.
hâter, fördern.
le tems perdu, die verlorne Zeit.
de bonne heure, frühzeitig.

2.

Un chien couchant, ein Hühnerhund.
les cabrioles, die Sprünge.
les farces, die Fratzen.
le spectateur, der Zuschauer.
attentif, tive, aufmerksam.
serois-tu bien en état, wärest du wohl im Stande.
un tour d'adresse, ein Kunststück.
fais-en l'essai, versuche es.
se permettre quelque chose, sich etwas erlauben.

3.

Un jeune gentil-homme, ein Junker.
un barbet ein Pudel.
se mettre en sentinelle, Wache stehen.
tirer la brouette, den Schubkarrn ziehen.
adroit, geschickt.
la facilité, die Leichtigkeit.
se résoudre, sich entschließen.
dresser un animal, ein Thier abrichten.
tout son savoir consistoit, seine ganze Kunst bestand.
garder la maison, das Haus bewachen.
se tenir debout, aufrecht stehen.
retomber, wiederfallen.
le professeur, der Professor.
épuiser erschöpfen
venir à bout de quelque chose, seinen Zweck erreichen.
dompter, bezwingen.
l'écolier der Schüler.
frapper, schlagen, klopfen.
un docteur, ein Doctor.
que mon exemple vous rende sage, mein Beispiel mache euch weise.
avancer en âge, an Alter zunehmen.

4.

L aversion, der Widerwille, die Abneigung.
trouver des excuses, Entschuldigungen finden.
se dispenser d'un ouvrage, sich einer Arbeit entziehen.
donner à faire, auftragen, aufgeben.
qu'en résulta-t-il? Was erfolgte?
dévancer, zuvorkommen.
ne sachant que faire, weil er nicht wußte, was er vornehmen sollte.
faire enrager quelqu'un, jemanden ärgern, necken.
la manière de s'y prendre, die Art wie man eine Sache angreifen muß.
entreprendre, unternehmen.
oisif, müßig
se désennuyer sich die Langweile vertreiben.

réquenter, besuchen, Umgang haben.
jouer gros jeu, stark spielen.
hériter, erben.
ruiner sa santé, seine Gesundheit zu Grunde richten.
terminer ses jours, seine Tage endigen, sterben.
la consomption, die Auszehrung.
combien n'auroit-il pas pu être heureux! wie glücklich hätte er werden können!

5.

Le calice d'une fleur, der Kelch einer Blume.
d'où prends-tu cet air impérieux? woher bist du so gebieterisch?
bien que je sois, ob ich gleich bin.
l'aiguillon, der Stachel.
la blessure, die Wunde.
trop tard, zu spät.

6.

Le chamois, die Gemse.
un habitant, ein Bewohner.
la Suisse, die Schweiz.
n'y suis-je pas? bin ich nicht da? — habe ich es nicht erreicht?
se casser le cou, sich den Hals brechen.
à peine étoit-il visible, kaum war sie sichtbar.
le sommet, der Gipfel.
gagne qui hazarde, gewagt ist halb gewonnen.
perilleux, gefahrvoll.

7.

L'appeau, der Lockvogel.
un oiseleur, ein Vogelsteller.
tendre des filets, Netze aufstellen.
l'abondance, der Ueberfluß.

les vivres, die Speisen, Lebensmittel.
un confrère, ein Mitbruder.
la trahison, der Betrug, die Verrätherei.
il y a de la trahison la dessous, darunter liegt Betrug.

8.

Envelopper, einhüllen.
le déguisement, die Verkleidung.
se mêler, sich mischen.
le pasteur, der Hirt.
faire une recherche exacte, sorgfältig durchsuchen.
un trompeur, ein Betrüger.
assommer, todtschlagen.
paître un troupeau, eine Heerde hüten.
absent, abwesend.
lors de cette aventure, als dieses vorging.
le cadavre, der todte Körper.
causer une perte, einen Schaden verursachen.

9.

Un menteur, ein Lügner.
menteur, lügenhaft.
contracter, sich angewöhnen.
épouvanter, erschrecken.
un buisson, ein Busch.
hurler, heulen.
faire semblant, sich stellen.
la tromperie, der Betrug.
ajouter foi, Glauben beimessen.
pitoyablement, erbärmlich.
affamé, hungrig.
égorger, erwürgen.
se faire tort, sich schaden.
le mensonge, die Lüge. —

10.

Se mirer, sich spiegeln.
la structure, der Bau.
trouver à redire, auszusetzen finden.

des jambes de fuseau, dünne Beine.
un cor de chasse, ein Waldhorn.
être ralenti, aufgehalten werden.
le cors, das Geweih.
n'a guère, ohnlängst.
préférer l'utile à l'agréable, das Nützliche dem Schönen vorziehen.

11.

Une oie, eine Gans.
un cigne, ein Schwan.
causeur, sense, geschwätzig.
disputer, streiten, streitig machen.
le rang, der Rang.
porter son cou avec fierté, seinen Hals mit Stolz ausstrecken.
cela me faire rire, ich muß darüber lachen.
la marche, der Gang.
chancellant, wankend.
la calomnie, die Verläumdung.
l'allure, der Gang.
s'enorgueillir, stolz sein.
la queue, der Schwanz, der Schweif.
le plumage, das Gefieder.
imbécille dumm, einfältig.
se pavaner, groß thun.
le fiel, die Galle.
elle n'eut pas plutôt fini, kaum hatte sie aufgehört.
déployer, ausbreiten.
enfler, aufblasen.
vouté, gewölbt.
retentir, widerhallen.
lui parla en ces termes, redete sie (ihn) so an.
une mine suffisante, eine wichtige Miene.
démontrer, verrathen, zeigen.
approfondir, ergründen, prüfen.
les principes de la sagesse, die Grundsätze der Weisheit.
une grimace, eine Grimasse, Verzerrung des Gesichts.
faire parade d'une chose, mit einer Sache groß thun.

12.

Lire couramment, ohne Anstoß lesen.
imprimé, gedruckt.
distinctement, deutlich.
lire à haute voix, laut lesen.
une historiette, eine kleine Geschichte.
confus, beschämt.
plaisanter, spaßen, scherzen.
si tel est ton sérieux, wenn dies dein Ernst ist.
lentement, langsam.
retarder, aufhalten.
à ta place, an deiner Stelle.
on se perfectionne par l'exercice, man vervollkommet sich durch Uebung, Uebung macht den Meister.

13.

Croire au mot, aufs Wort glauben.
devenir sage à ses propres dépens, durch eigenen Schaden klug werden.
folâtrer, schäkern.
le vacarme, der Lärm, das Getöse.
il manqua la chaise, er verfehlte den Stuhl.
la vendange, die Weinlese.
prendre une poudre, ein Pulver einnehmen.

14.

Opposé, ungleich, zuwider.
docile, folgsam.
mutin, widerspenstig.
hargneux, beißig.
décidé, entschieden.
céder le pas nachgeben.
succulent, saftig.
un os décharné, ein bloßer Knochen.
l'indignation, der Unwille.
avec indignation, unwillig.
la gueule, der Rachen.
opposer de la résistance, sich widersetzen.
flatter le gout, den Appetit reitzen.

capricieux, launig, eigensinnig.
indigné, unwillig.
un mauvais procédé, ein schlechtes Betragen.
un chien d'appartement, ein Haushund.
un chien de basse-cour, ein Hofhund.
construire, errichten, bauen.
un chenil, eine Hundshütte. —
avoir ses allées franches, frei herumgehen dürfen.
la disgrace, die Ungnade.
frétiller de la queue, mit dem Schwanze wedeln.
distraire, zerstreuen.
engourdi, erstarrt.
ulcéra son coeur, nagte sein Herz.

15.

Poltron, furchtsam.
un revenant, ein Gespenst.
une sottise, eine Thorheit.
un spectre, ein Gespenst.
rassurer, Muth machen.
s'évertuer, sich befleißigen, sich Mühe geben.
défunt, seliger.
le défunt, der Verstorbene.
saillant, hervorstehend.
étendre du linge, Wäsche aufhängen.
préjudiciable, nachtheilig, schädlich.
être exposé à la risée, dem Spotte ausgesetzt sein.
subitement, plötzlich.
crier au secours, um Hülfe rufen.
sois nous proprice, sei uns gnädig.
le cimetierre, der Kirchhof,
un bienfaiteur, ein Wohlthäter.

Errata.

Premier cahier.

S. 31. Zeile 5. statt souria, lies *sourit.*
— 64. — 7. — à croire, l. *accroire.*

Second cahier.

S. 13. Zeile 12. statt s'enorguillit, lies *s'enorgueillit*
— 14. — 2. — exita, l. *excita.*
— 16. — 5. — commenée, l. *commencé.*
— 30. — 10. — proprice, l. *propice.*
— — — 20. — le main, l. *la main.*
— 45. — 1. — je ne le blâme, l. *je ne blâme.*

S

W 6582 (1/2)

Alt: W 6582 (1/2)

ULB Halle
008 868 298
3

Sl.

De 4597 K

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-1192015415-211962775-17/fragment/page=0133

roide mort, auf der Stelle todt.

tenir en arrêt, zurückhalten.

Contes moraux,

pour former

le coeur et l'esprit de la jeunesse,

suivis

d'une pastorale en un acte,

à

l'usage des écoles.

Ouvrage imité de l'allemand.

Second Cahier.

À Berlin,
chez Frédéric Maurer, libraire, rue de la poste No. 29.
1 8 0 2.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-1192015415-211962775-17/fragment/page=0135